
U d'/of OTTAWA
39003002238144

, au lieu que le Monarque mal intentionné ... ndo: & ... cuntur (pronon...

LES
BATTUÉCAS.

IMPRIMERIE D'A. CLO, RUE SAINT-JACQUES, N°. 38.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A MONSIEUR LE COMTE

ANATOLE DE MONTESQUIOU.

Mon ancien et jeune ami,

Une amitié de douze ans est la plus vieille qu'on puisse avoir à votre âge ; et, dans le temps où nous sommes, elle l'est même au mien, quand elle n'a point éprouvé de refroidissement. Ainsi nous pouvons nous féliciter l'un et l'autre de notre fidélité mutuelle. Les vrais amis des lettres et des arts ne seront jamais désunis par ce mal-entendu ridicule, et ces disputes pédantesques qu'on appelle aujourd'hui, dans la société, *des opinions politiques*. Je m'applaudis, mon cher Anatole, d'avoir contribué à développer en vous le goût si pur de ces

occupations utiles et délicieuses, qui, dans toutes les situations, font le charme de la vie, et qui consolent de toutes les injustices.

Au sein d'une famille si touchante par son union, si respectable par ses vertus, continuez toujours, avec la même ardeur, des études heureuses dont vous recueillez les nobles fruits. Je ne veux point trahir vos secrets; mais il m'est permis de dire que, sans la modestie qui joint à vos talens un mérite si rare, l'amitié jouiroit déjà de vos succès dans plus d'un genre.

Recevez, mon cher Anatole, ce gage d'une tendre affection : c'est un tribut du cœur, puisque je ne l'ai jamais offert qu'à l'amitié : il m'est doux de vous donner une nouvelle preuve des sentimens qui m'attachent à vous, et que je conserverai jusqu'au tombeau.

PRÉFACE.

Tout ce qui est dit dans cet ouvrage sur les Battuécas, sur leur origine, leur singulière histoire, leur caractère, leurs mœurs, etc., est exactement vrai. La description de leur mytérieuse vallée est fidèle. L'aventure du duc d'Albe, qui, par un hasard si miraculeux, découvrit cette petite peuplade, est aussi un fait historique. Tous ces détails, également intéressans et curieux, se trouvent dans le Dictionnaire de Moréri, dans le Voyage de M. de Bourgoing (auteur si exact et si véridique). Une infinité d'écrivains espagnols en ont parlé, et tous ces récits s'accordent parfaitement entre eux. Cette heureuse petite

république existoit dans tout le bonheur de son obscurité, et jouissoit encore de l'oubli du reste du monde, dans l'année 1806; on ignore si, depuis cette époque, elle a été troublée par la guerre sanglante qui a désolé l'Espagne. On aime à croire que, défendue par ses rochers, et préservée par sa pauvreté, l'ambition a dédaigné de l'asservir et de la corrompre.

Il n'y a d'historique dans l'ouvrage que j'offre au public, que les détails relatifs aux Battuécas. D'ailleurs tout y est d'invention. J'ai tâché de jeter quelque intérêt sur la description de la vallée des Battuécas; mais, en admirant l'innocence de leurs mœurs, en critiquant souvent les nôtres, je n'ai point eu le projet de faire la satire

que pour déifier le crime, calomnier l'histoire, déshonorer le passé, proscrire les souvenirs ; on couvrit l'avenir d'un voile souillé dans la fange, on lui ôta tout ce qu'il a de certain, de consolant et d'élevé !..... Il fallut alors se résigner à la mort, ou se résoudre à fuir.

Le marquis de Palmène fut assez heureux pour trouver les moyens de s'évader avec son fils unique, l'aimable et jeune Adolphe, âgé de dix-huit ans. Ils se sauvèrent en Espagne. Adolphe devoit y trouver celle que, depuis son enfance, son père lui destinoit pour épouse. Le jour même du départ de cette jeune personne, il avoit dû s'unir à elle par un lien indissoluble, l'autel étoit en secret préparé au fond d'une cave ; car ce n'étoit qu'ainsi que l'on pouvoit alors se marier, quand on vouloit que la religion sanctifiât les sermens de l'hymen :

un prêtre, au péril de sa vie, attendoit à l'autel les deux époux ; mais un danger nouveau et pressant avoit tout à coup forcé Caliste (c'étoit le nom de la jeune personne) et sa mère, de partir précipitamment sans aucun délai. Adolphe, au désespoir, ne s'étoit consolé que par la certitude de retrouver bientôt Caliste en Espagne. L'ardente et tendre affection qu'il avoit pour elle n'étoit point une passion vulgaire ; c'étoit un sentiment fondé sur l'estime et le devoir, fortifié par l'habitude et par tout le charme des doux souvenirs de l'enfance. Combien la route lui parut longue ! Enfin, après mille déguisemens, mille périls sans cesse renaissans, les deux fugitifs passèrent heureusement les redoutables frontières de la France. Ils étoient à pied l'un et l'autre. Dans ce moment, Adolphe se précipita dans les bras de son père, et celui-ci

se prosterna sur le sol fortuné de cette terre hospitalière et religieuse; il l'embrasse avec tous les transports du nautonnier qui, soustrait à la furie de l'orage et des flots, atteint et touche le rivage. O mon père! s'écrie Adolphe, vous voilà donc hors de danger! le glaive des assassins n'est plus suspendu sur votre tête, le crime en démence ne menacera plus vos jours, et je reverrai bientôt Caliste!... Cher Adolphe, reprit le marquis, je ne tremblerai plus pour toi!.... Ah! poursuivit-il, après cette longue stupeur, je reprends donc l'exercice et le libre usage de mes facultés intellectuelles et de ma raison! Je puis avouer mes sentimens et professer ma croyance! Je n'ai laissé en France que des brigands sanguinaires, et des infortunés forcés de cacher leurs opinions, leurs regrets, leurs vœux et leur douleur: il ne reste dans

cette contrée malheureuse que des tyrans forcenés ; des esclaves et des victimes prêtes à succomber sous la hache des bourreaux !... Ici la religion réprime les passions, fortifie, perfectionne les vertus naturelles ; ici elle fait un devoir de la justice, de la bonté ; elle prescrit aux pères, aux époux, la sainte fidélité, la vigilance et le dévouement ; elle maintient les enfans dans le respect et dans l'obéissance : soutien du trône et de l'autorité légitime, elle donne aux lois la sanction du ciel ; enfin elle tend les bras à tous les êtres souffrans, elle les reçoit dans son sein et les console !.... Hélas ! dit Adolphe, notre malheureuse patrie est privée de tous ces bienfaits !..... Mon fils, prions pour elle ! Nous allons passer des nuits sans terreur et des jours sans tumulte ; mais que les douceurs du repos et de la sécurité ne nous en-

durcissent pas sur les maux de nos compatriotes ; ennoblissons l'exil par des sentimens généreux. Ne ressemblons point à de coupables transfuges , à de vils bannis , qui tous détestent les lieux qui les ont vus naître. Conservons toujours des cœurs français sur une terre étrangère ; et , fugitifs et proscrits , tenons encore à la patrie par nos vœux. Comme il disoit ces mots , il jetoit les yeux à sa droite , et s'arrêta en tressaillant. Il aperçevoit dans un champ, sur la lisière du grand chemin , une antique croix de bois , noircie par le temps , mais soigneusement conservée par la piété des pâtres d'alentour , auxquels une vieille tradition rendoit doublement précieux ce monument religieux et champêtre , que protégeoit contre les injures de l'air un petit dôme de chaume, soutenu par quatre gros arbres , dont on avoit coupé les

têtes. Cette espèce de temple rustique étoit entouré d'une haie de myrte et d'épine blanche, qui le préservoit de l'approche des bestiaux. A l'aspect de cette croix gothique, chargée de fleurs des champs et de pieuses offrandes, le marquis éprouva la plus douce sensation. Après avoir été témoin de tant de sacriléges et d'impiétés, il savoit apprécier le bonheur de se trouver sur une terre chrétienne : il lui sembloit qu'on lui rendoit sa religion : il contemploit avec ravissement ce signe révéré de notre salut, qui étoit aussi pour lui le gage sacré de sa sûreté personnelle ; car toutes les idées d'ordre, de paix, de morale et d'humanité, s'y rattachoient naturellement !... Les deux voyageurs s'agenouillèrent au pied de la croix. O Dieu ! s'écria le marquis, que la raison et la vertu fixent un jour les désirs égarés de notre inconstante na-

tion, et que celle qui nous reçoit, persévère à jamais dans le bien !.... Telle fut sa prière. L'amour de la patrie et la reconnoissance de l'hospitalité ne pouvoient rien inspirer de mieux.

Nos voyageurs, en se relevant, aperçurent des chiffres gravés sur la croix : ce qui leur apprit que cette croix étoit posée dans ce champ depuis plus de deux cents ans. Regarde, mon fils, dit le marquis, regarde comme ce bois fragile est conservé ; tandis qu'en Fance, en Angleterre, en Allemagne, l'esprit novateur a détruit, dans l'espace de deux siècles, tant de superbes monumens religieux de marbre et de bronze !... Mais dans le pays où nous entrons, tout porte l'empreinte d'un culte qui fut toujours respecté, de ce culte antique qui remonte jusqu'aux apôtres !.... Peuple fidèle ! comme tu défendrois,

s'il le falloit, la religion, ton pays et tes rois!....

Les voyageurs, qui parloient parfaitement bien l'espagnol, se rendirent à Madrid, où ils avoient des parens d'un rang considérable à la cour: ils furent accueillis avec la générosité si naturelle aux Espagnols. D'ailleurs, le marquis avoit trouvé le moyen de faire passer en Espagne une somme d'argent qui lui assuroit une honnête aisance pendant quelques années: c'en étoit bien assez pour des émigrés qui se livroient toujours si facilement à l'espoir de pouvoir incessamment rentrer en France.

Adolphe éprouva un trouble inexprimable en entrant à Madrid. C'étoit là qu'il devoit retrouver Caliste et la comtesse d'Auberive, sa mère, parties six semaines avant lui. Les deux emigrés se rendirent aussitôt chez le banquier pour lequel le marquis avoit

donné des lettres à la comtesse. Quelle fut la douleur d'Adolphe, lorsque le banquier leur dit qu'il n'avoit point entendu parler de ces deux dames françaises ! Que sont-elles donc devenues ? s'écria Adolphe avec tout le saisissement d'une profonde terreur. Grand Dieu ! poursuivit-il, elles n'auront pu passer les frontières ; elles sont arrêtées ! A ce mot terrible, ses pleurs lui coupèrent la parole. Mon fils ! reprit le marquis, elles ont des noms si connus, que, si ce malheur étoit arrivé, nous l'aurions su avant de quitter la France, puisqu'elles sont parties près de deux mois avant nous. Leur fuite étoit parfaitement concertée, et elles étoient accompagnées par un de nos amis dont vous connoissez l'intelligence, et qui, sans avoir participé aux crimes des républicains, a un grand crédit parmi eux. Soyez sûr qu'elles sont en Espagne : quelque in-

cident, que nous ignorons, les aura empêchées de venir à Madrid. — Mais, point de lettres !... — Elles nous auront écrit sans doute : une lettre peut se perdre. Le marquis parloit ainsi pour rassurer son fils ; mais au fond il étoit lui-même très-inquiet : le temps ne fit qu'augmenter cette inquiétude. Six mois passés à Madrid ne donnèrent aucune lumière sur le sort des deux fugitives. Au bout de ce temps, quelques légers indices firent prendre au marquis la résolution d'aller à Cadix : il resta huit mois dans cette ville sans rien apprendre de nouveau : il retourna à Madrid, où le jeune Adolphe, dévoré de chagrin, tomba dangereusement malade. L'habileté des médecins et les soins du plus tendre père le rendirent à la vie ; mais rien ne put guérir la mortelle blessure de son cœur.

Le marquis étoit depuis dix-huit

mois en Espagne, lorsqu'il reçut une lettre du baron d'Olmar, cet ami qui avoit guidé la fuite de la comtesse et de sa fille. Il lui mandoit qu'il les avoit heureusement conduites jusqu'à Baïonne sous des noms supposés, en les faisant passer pour ses parentes; mais que là il avoit été séparé d'elles par l'événement le plus étrange. Le lendemain de son arrivée à Baïonne, il avoit reçu, à son réveil, un billet de Caliste, qui lui apprenoit que sa mère avoit changé de dessein, qu'elle ne vouloit plus aller en Espagne; qu'elle avoit trouvé un autre asile dont elle ne pouvoit confier le secret. Le billet finissoit par des protestations de reconnoissance et la promesse de donner de ses nouvelles. Le baron envoyoit dans sa lettre ce billet, dont Adolphe connoissoit si bien l'écriture : ainsi il étoit impossible de douter de la vérité de ce détail. Enfin le baron ajoutoit

qu'il avoit été arrêté le jour même, et retenu long-temps en prison.

Cette nouvelle, qui délivroit Adolphe de l'horreur des craintes les plus sinistres, lui causa d'abord autant de joie que de saisissement; mais, après ce premier transport, il reprit de vives inquiétudes. Qu'étoit devenue Caliste? quelle raison, quel événement avoit pu, lorsqu'elle touchoit aux frontières de la France, changer si promptement les projets de sa mère? A qui s'étoit-elle confiée? quel étoit cet asile mystérieux qu'elle avoit tout à coup préféré au pays où Caliste devoit retrouver celui auquel elle avoit promis son cœur et sa main?... Cette conduite étoit incompréhensible: le marquis avouoit lui-même qu'il étoit absolument impossible de l'expliquer. Trois mois se passèrent à former de fausses conjectures et à prendre d'inutiles informations. Au bout de ce

temps, le banquier du marquis vint un matin chez lui, et lui remit une lettre à son adresse, en lui disant qu'il l'avoit reçue sans savoir de quel pays et de quelle personne elle venoit. Le marquis ouvre l'enveloppe, et il trouve une lettre sur laquelle ces mots étoient tracés : *A Adolphe de Palmène*, et il reconnoît l'écriture de Caliste. Aussitôt il appelle son fils ; Adolphe accourt : le marquis lui remet la lettre dont la date n'avoit que deux mois ; et Adolphe, avec la plus violente émotion, lit ce qui suit :

« O mon cher Adolphe, toutes mes « peines sont adoucies en pensant à « la joie que vous causeront la vue de « cette écriture et la date de cette let- « tre !.... ne soyez point inquiet sur « mon sort, cher Adolphe : je suis « enfin hors des atteintes des impies et « des méchans, et dans un asile dont « rien ne peut troubler la paix... Ré-

« signons-nous... Notre séparation se-
« ra longue ; mais nous nous retrou-
« verons, et ce grand jour nous réu-
« nira pour jamais !.... Soumettons
« nos impuissantes et foibles volontés
« aux desseins toujours bienfaisans de
« la divine Providence... O cher Adol-
« phe, durant cette absence doulou-
« reuse, que la religion vous sou-
« tienne et vous console ! Adieu !....
« Mon ame, unie à la vôtre par les
« sentimens les plus purs, cette ame
« immortelle vous suivra partout, et
« veillera sur vous.... Ne faites point
« de démarches pour découvrir où je
« suis : toutes vos recherches seroient
« inutiles. Vous recevrez chaque an-
« née deux lettres de moi.... Adieu.
« Quand vous formerez une résolution
« généreuse, quand vous ferez une
« bonne action, pensez à moi.... Ah !
« sans doute, ainsi, je serai sans cesse
« présente à votre souvenir.... Adol-

« phe, hélas !... Ami chéri de mon
« enfance et des seuls beaux jours si
« rapidement écoulés de ma vie, il
« sembloit que le ciel nous eût créés
« l'un pour l'autre !... Nés dans la
« même année, nourris, élevés sous
« le même toit, la douce et trompeuse
« espérance plana sur nos berceaux :
« le sentiment anima nos premiers
« jeux : un voile heureux nous cachoit
« l'impénétrable et sombre avenir !..
« Il falloit le bouleversement des lois
« divines et humaines, et de la France
« entière, pour anéantir notre bon-
« heur.... Enfin ce bonheur si pur,
« nous l'avons goûté sans mélange :
« nous avons aimé sans crainte et
« sans remords : c'est avoir vécu !...
« Remercions le ciel, qui, au milieu
« de tant d'excès et de crimes, nous
« a conservé l'innocence..... Adieu
« donc, cher Adolphe, vous qui m'a-
« vez attendue au pied de l'autel nup-

« tial!... O mon époux! adieu!... Ne
« pleurez point la triste Caliste; mais
« priez, implorez pour elle la bonté
« suprême.... et croyez que sa ten-
« dresse immuable s'étendra pour
« vous au delà même du tombeau. »

Adolphe inonda de pleurs ce billet; il le relut plus de vingt fois de suite: et, malgré la date de deux mois qui d'abord l'avoit transporté de joie, plus il rélisoit, et plus il se sentoit douloureusement affecté. Après beaucoup de réflexions, il imagina que Caliste et sa mère, enfermées dans un cloître, s'y étoient consacrées à la vie religieuse par des vœux irrévocables. Le marquis combattit cette idée par des raisons sans réplique. Elle vous aime toujours passionnément, lui dit-il; elle vous a solennellement promis sa foi: ainsi, sans aucune vocation, elle n'auroit pas renoncé sans retour à vous, et quand rien ne l'y forçoit,

quand elle n'avoit qu'un pas à faire pour entrer en Espagne, où elle étoit sûre de trouver un asile, de l'argent, et de se réunir à vous. D'ailleurs, en supposant (ce qui est hors de toute vraisemblance) qu'elle soit religieuse, il seroit contre son devoir de vous écrire et de nourrir les sentimens qu'elle vous montre. Enfin, dans ce cas, une lettre de sa mère m'eût instruit de cet événement, que nulle raison ne pouvoit l'engager à cacher. — Mais où est-elle donc? et que signifie ce profond mystère? — Je l'ignore, et j'avoue que cette conduite est inexplicable, surtout en songeant à la manière brusque et imprévue dont elles se sont séparées du baron d'Olmar, et au billet que Caliste lui écrivit alors, et qui n'exprime ni surprise ni mécontentement. Ces réflexions confondoient Adolphe; mais cependant une idée dominante le consoloit de tout;

il se répétoit : Caliste a pu s'échapper de la France ; elle m'aime, elle me promet de m'écrire !... Dans l'attente d'une nouvelle lettre, il ne vécut plus que dans l'avenir, ne jouissant plus de rien ; et, livré à mille inquiétudes vagues et sinistres, six mois, d'une mortelle durée pour Adolphe, s'écoulèrent ainsi. Enfin, cette nouvelle lettre si désirée arriva par la poste, adressée directement au marquis de Palmène, à la date encore de deux mois, et avec le timbre d'Angleterre. La lettre, d'un ton toujours aussi mélancolique, ne contenoit que l'expression des plus tendres sentimens, et des réflexions religieuses sur la fragilité du bonheur et de la vie, et sur la soumission due aux décrets de la Providence. Caliste répétoit toujours qu'elle étoit heureuse et paisible; mais Adolphe remarqua avec saisissement que des larmes, en mouillant ce

papier, en avoient effacé quelques mots. Il se persuada pour cette fois que l'on avoit enlevé Caliste; que l'amour d'un tyran la retenoit prisonnière ; qu'on lui prescrivoit le mystère incompréhensible qui le rendoit si malheureux; que l'on voyoit ses lettres, ce qui l'empêchoit de lui indiquer un moyen de lui répondre. Le marquis lui objecta qu'un ravisseur, un amant d'un caractère aussi violent, ne lui permettroit même pas d'écrire, et que Caliste, incapable de faire un mensonge, ne vanteroit pas ainsi la paix inaltérable de son asile, si elle étoit au pouvoir d'un despote sans principes et sans frein. Mais, s'écrioit Adolphe, pourquoi se cacher avec tant de soin? Pourquoi m'interdire la consolation de correspondre avec elle, quand elle le pourroit sans me découvrir son asile? Du moins, répondoit le marquis, vous voyez qu'elle s'in-

forme soigneusement de tout ce qui vous regarde, puisqu'elle sait notre adresse si positivement. Mais il faut toujours finir par répéter que tout cela est inconcevable. Le temps n'amena aucun changement à cette bizarre situation ; mais il modéra la vive agitation d'Adolphe. Il recevoit toujours régulièrement tous les six mois une lettre de Caliste. Chaque lettre renouveloit son émotion, son attendrissement et sa curiosité : ensuite, malgré la profonde sensibilité qu'il trouvoit toujours dans ses lettres, il l'accusoit d'inconstance et de cruauté : car sa conduite devenoit de plus en plus inexplicable, puisque, la terreur ne régnant plus en France, rien au monde ne pouvoit motiver ce renoncement absolu à l'époux que sa mère lui avoit destiné, à sa famille, à ses amis, à sa patrie. Caliste avoit laissé à Paris une amie d'enfance, l'aimable et belle

Léontine, pupille du baron d'Olmar. Cette jeune personne avoit toujours montré à Adolphe et à Caliste l'amitié de la plus tendre sœur : confidente de tous leurs innocens secrets, et leur compagne inséparable, sa tendresse avoit répandu un charme inexprimable sur les beaux jours de leur première jeunesse. Adolphe lui écrivit plusieurs fois pour lui demander des nouvelles de Caliste, et Léontine répondit toujours qu'elle n'en avoit aucune. Enfin Adolphe, malgré toutes les réflexions de son père, en revint à l'idée que Caliste étoit religieuse au fond d'un monastère de Portugal, ou d'Allemagne, ou d'Italie.

En 1800, le marquis, commençant à préparer sa rentrée en France, et ne comptant plus rester qu'une année en Espagne, céda au désir que montroit Adolphe d'aller visiter quelques châteaux qu'ils n'avoient vus qu'en

passant, et plusieurs provinces qu'ils ne connoissoient pas. Adolphe venoit d'atteindre sa vingt-cinquième année : il étoit rempli d'esprit, d'élévation d'ame, de sensibilité, et il ne pouvoit se distraire d'une passion malheureuse qu'en se livrant avec ardeur à l'étude.

Nos voyageurs allèrent d'abord à Salamanque, où ils admirèrent la belle place moderne ornée de trois rangs de balcons, soutenus par de superbes arcades qui portent des médaillons en demi-relief, représentant les profils des personnages les plus illustres que l'Espagne ait à citer. Ils virent aussi la fameuse université de Salamanque, et ses églises les plus remarquables.

Le maître de l'hôtellerie où logeoient nos deux voyageurs, étoit un homme bien né, qui avoit reçu de l'éducation : ce qui, dans cette classe,

n'est pas rare en Espagne. Cet homme parla beaucoup au marquis de Palmène du fameux canton des Battuécas, et voici les détails qu'il donna sur ce petit peuple si intéressant :

Il existe en Espagne, à quatorze lieues de cette ville *, au diocèse de Coria, dans le royaume de Léon, et à huit lieues de Ciudad-Rodrigo, une vallée fertile, quoiqu'elle soit enclavée de toutes parts dans une chaîne d'énormes rochers formant autour d'elle un rempart qui, pendant des siècles, rendit cette retraite inaccessible. Ce canton s'appelle *le Val des Battuécas :* son étendue est à peu près d'une lieue. Pendant des siècles entiers l'entrée de cette vallée fut véritablement inaccessible, lorsqu'élle cessa de l'être par un événement dont on rendra compte. On

---

* Salamanque.

crut long-temps encore qu'elle étoit toujours impénétrable, parce que personne au monde n'étoit assez hardi pour oser en approcher. Les relations effrayantes et merveilleuses sur ce val mystérieux se multiplioient à l'infini depuis des siècles. Les pâtres des environs et les voyageurs égarés avoient vu sur ces rochers des tourbillons de fumée, des flammes et des apparitions terribles de figures extraordinaires, de spectres et de fantômes. On avoit entendu des voix formidables prononcer des paroles inconnues.... On ne doutoit point que ces redoutables lieux ne fussent l'affreux repaire des monstres les plus cruels, et le sinistre séjour habité par des magiciens malfaisans et par des ombres malheureuses. Si des bergers du voisinage, entraînés à la poursuite de leurs troupeaux, apercevoient de loin ces rochers menaçans, ils frémissoient d'hor-

reur, et, se hâtant de rebrousser chemin, ils alloient porter la terreur dans leur hameau, par de nouveaux récits des visions les plus funestes et les plus surprenantes; toutes les calamités, tous les événemens malheureux qui affligeoient la contrée, étoient attribués aux noirs enchantemens des sorciers du *Val des Battuécas.* Lorsqu'une mère vouloit corriger son enfant indocile, elle menaçoit de le livrer aux magiciens de Battuécas, elle ne pouvoit rien lui dire de plus effrayant.

Tous les ans, au commencement du printemps, les curés de la contrée, rassemblés en corps et défilant en procession, alloient exorciser ces rochers redoutés, afin de préserver le canton des maléfices des esprits infernaux. La lugubre mélodie de leurs chants attiroit toujours quelques apparitions qui confirmoient tous les

récits de bergers. On voyoit en effet apparoître sur des pointes de rochers des figures étranges, qui sembloient aussitôt se précipiter dans des abîmes, avec des signes d'épouvante que l'on attribuoit au pouvoir des conjurations.

Le hasard fit enfin connoître la vérité, et seulement au seizième siècle.

Le duc d'Albe, un jour égaré avec une suite peu nombreuse, penétra dans cette vallée; et, sans savoir où il étoit, il admira la fertilité d'un lieu dont les approches avoient quelque chose de si triste et de si imposant. Il rencontra un assez grand nombre de cabanes de feuillages, et il trouva un peuple doux et timide, qui parloit un langage inconnu, et auquel son aspect inspira beaucoup plus de crainte que de curiosité. Des draperies légères de peaux blanches formoient leurs vêtemens : les filles étoient cou-

ronnées de fleurs, et les garçons, de feuilles vertes : les jeunes mères portoient dans leurs cheveux des guirlandes d'épis d'orge, symboles d'une heureuse fécondité *.

Peu de temps après cette aventure, on parvint à connoître une partie de l'histoire des Battuécas : l'imagination des historiens, souvent plus inventive que celle des romanciers, suppléa au reste. Mais voici ce que cette histoire offre de certain.

Des fugitifs, que les uns supposent avoir été une petite colonie de Goths fuyant la tyrannie des Maures, et d'autres une peuplade d'anciens Cantabres, se réfugièrent dans cet asile, où la nature leur offrit toutes les richesses qui suffisent au bonheur, et que les conquérans n'ont jamais

* Tous ces détails, ainsi que tous ceux qu'on va lire, sont historiques.

enviées. Des chèvres sauvages paissoient par troupeaux dans cette enceinte : des grains, des plantes salutaires et des arbres fruitiers de toute espèce, croissoient naturellement avec profusion dans la vallée, arrosée par une infinité de fontaines sortant des rochers. On sait, par une tradition conservée parmi les Battuécas, que, vers l'an 1009, le torrent de Tormes, s'étant détourné, vint fermer la seule entrée du val par laquelle on pouvoit y pénétrer ; comme si le ciel eût voulu assurer entièrement le repos et la sécurité des paisibles habitans de cette solitude, qui, par la douceur et la pureté de leurs mœurs, méritoient en effet d'attirer sur eux toute la protection divine.

Les Battuécas vécurent ainsi pendant plusieurs siècles au sein de l'Espagne, étrangers à leur patrie, séparés du reste de l'univers, dont l'exis-

effort : la religion, en y donnant un but, acheva de les affermir et de les épurer ; et elle y joignit la perfection, que peuvent seules assurer à la morale l'amour dû au Créateur et la charité chrétienne.

Les missionnaires, apôtres heureux de ce petit coin de l'Espagne, crurent voir renaître les premiers siècles du christianisme affranchis d'obstacles et de toute persécution. Les Battuécas les regardoient comme des hommes envoyés du ciel, et comme les bienfaiteurs les plus magnifiques et les plus généreux. Ils ne pouvoient se lasser d'admirer leur génie et leur étonnante industrie, car ils avoient reçu d'eux quelques ustensiles de ménage, de la toile grossière et tous les instrumens du labourage ; mais parmi leurs dons, ceux qui les surprirent et qui les charmèrent le plus, furent des fruits qui leur étoient inconnus, et

qui croissoient à deux lieues de leur vallée. Les missionnaires s'attachèrent tellement à ces néophytes si reconnoissans et si dociles, qu'ils voulurent finir leurs jours au milieu d'eux. Ils creusèrent d'abord dans le roc une église, premier monument durable élevé dans *le Val des Battuécas*. Ainsi la piété, en sanctifiant cet asile de la paix, de l'innocence et de la simplicité, y fixa pour jamais l'âge d'or. Les religieux bâtirent ensuite un couvent à côté de l'église, et s'y enfermèrent. L'église et le monastère existent toujours : une suite non interrompue de saints religieux a successivement occupé ce couvent depuis sa fondation : ces religieux sont encore les uniques prêtres, les législateurs et les seuls médecins des Battuécas. Mais le trait le plus extraordinaire de l'histoire singulière de ce peuple, c'est que depuis sa découverte,

faite par le duc d'Albe, il s'est tenu constamment dans sa vallée, et que sa curiosité n'a pu l'engager à en sortir. Il est vrai que les religieux ont toujours fait tout ce qui dépendoit d'eux pour les maintenir dans cette sage résolution *.

Ce récit sur les Battuécas excita la curiosité des deux voyageurs ; ils résolurent sur-le-champ d'aller visiter cette singulière vallée ; et en effet, ils partirent sans délai.

En approchant de la vallée des Battuécas, le marquis et son fils trouvèrent encore plus de difficultés à y pénétrer qu'ils ne s'y étoient attendus : mais enfin ils y entrèrent, et alors tout les y charma. Ils mesurèrent des yeux avec étonnement la hauteur

---

* Voyez le Dictionnaire de Moréri, du Cange-Warel, et l'estimable et véridique Voyage d'Espagne, par M. Bourgoing.

des groupes de rochers bizarrement taillés, qui de tous côtés renferment si hermétiquement cette belle vallée, que, dans les jours les plus brûlans, l'ardeur du soleil s'y trouve tempérée par des ombres éternelles. Ainsi, par son climat même, elle diffère autant du reste de l'Espagne, que par la fraîcheur de sa verdure, par ses habitans et ses mœurs. Une rivière de l'eau la plus limpide l'arrose dans toute son étendue : ses paisibles rivages sont couverts de fleurs et de gazons; des troupeaux de moutons et de chèvres, dispersés dans les prairies, errent librement nuit et jour dans ces beaux pâturages, ils n'ont point de gardien, parce qu'ils n'ont poiut de possesseurs particuliers : ils forment la richesse publique. Des cabanes de feuillages ou des grottes naturelles sont, à l'exception de l'église et du couvent, les seules habitations de cet heureux sé-

jour, où tout est tranquille et silencieux, où tout inspire le recueillement et d'utiles méditations *. Un charme inconnu forçoit souvent les voyageurs à s'arrêter : ils contemploient avec ravissement tous les objets qui s'offroient à leurs regards : ils trouvoient dans leur admiration une douceur inexprimable, ils achevoient de se désabuser des faux biens !.. « Voilà donc, disoit le marquis, une forteresse que la nature n'a formée que pour garantir l'innocence et le bonheur ! Ces métaux si enviés, l'or et l'argent, y sont inconnus, ainsi que toutes les productions des arts ; on ne l'assiégera point !... Terre pure et sacrée, que les crimes de l'orgueil et de la cupidité ne souillèrent jamais !... et dont les heureux habitans ignorent jusqu'au nom de la guerre !... Ah ! c'est ici que règne véritablement la li-

* Historique.

berté, puisque l'ambition n'y sauroit produire la discorde et l'anarchie!...

Les voyageurs se rendirent au monastère, dont les cellules sont comme ensevelies sous les rochers escarpés qui semblent les menacer, et sous les arbres qui les ombragent. Le père Isidore, supérieur du couvent, offrit aux voyageurs un repas frugal, qui fut terminé par la conversation la plus intéressante. Le vénérable religieux fit un éloge touchant du bon peuple qu'il gouvernoit. Son indifférence, dit-il, pour tout ce qui se passe hors de cette enceinte, est la sauve-garde de son innocence et de ses mœurs. Depuis la fondation de ce couvent, tous les religieux qui l'ont successivement habité, ont senti combien il étoit important d'entretenir parmi les Battuécas cette heureuse insouciance. Nous qui renonçons au monde pour nous ensevelir avec eux

dans cette solitude, nous n'avons pas de peine à leur persuader qu'ils ne trouveroient dans aucun autre lieu le bonheur dont ils jouissent ici. De loin à loin, quelques-uns d'entre eux ont hasardé de sortir de la vallée, et d'aller à deux ou trois lieues aux environs; mais ils y ont été mal reçus, parce qu'ils n'ont rencontré que des pâtres du voisinage, qui s'obstinent à conserver contre les Battuécas des préventions ridicules, et qui, les prenant pour des sorciers, ou se mettent à fuir à leur aspect, ou les insultent, et même quelquefois les poursuivent à coups de pierres. Ces expériences fâcheuses ont achevé d'éteindre ici la curiosité et le goût des voyages. Cependant un Battuécas, orphelin depuis quelques années, un jeune homme plus hardi et plus entreprenant que ses compatriotes, nous a donné de grandes inquiétudes il y a deux

ans : il s'appelle Placide. Plein de génie et né avec une imagination ardente et le cœur le plus sensible, il montra, dès son enfance, une admiration passionnée pour *les peuples de l'autre univers* (c'est ainsi que l'on désigne ici les Espagnols des autres cantons), ces peuples ingénieux disoit-il, inventeurs de tous les arts. On ne connoît cependant ici que cette industrie vulgaire, qui n'a pour but que de pourvoir aux premiers besoins de l'homme. Toute la science des Battuécas les plus instruits se réduit à savoir lire et un peu écrire. Nos religieux, instituteurs de cette petite colonie, se sont bien gardés d'apporter dans cette retraite des inventions raffinées. Le culte divin et les ornemens de l'église, un crucifix de pierre, une image de la Vierge grossièrement taillée, deux ou trois mauvais tableaux, et le plain-

chant des offices, ont néanmoins donné aux Battuécas quelque idée de la sculpture, de la peinture, de la musique, et même de la poésie ; car on chante aussi dans notre église des hymnes en langue vulgaire. Ces morceaux de poésie frappèrent tellement Placide, qu'à l'âge de quinze ans, il en composa lui même, et que ces productions annonçoient tant de talens, que je n'ai pu me défendre de mettre entre ses mains cinq ou six volumes de poésie sacrée de nos meilleurs auteurs. Alors son enthousiasme pour les peuples *de l'autre univers* n'a plus eu de bornes. Il est devenu l'un des meilleurs poëtes de l'Espagne, et je fis imprimer à son insu, à Madrid, un recueil de ses poésies (sans nom d'auteur), qui fut généralement admiré. Il avoit alors vingt-deux ans : ainsi ce jeune poëte, vivant dans l'obscurité, avoit, sans le savoir,

une grande réputation. Ses ouvrages étoient dans toutes les bibliothéques ; il ignoroit qu'ils fussent imprimés, il ignoroit même son talent. Néanmoins son génie inventif lui faisoit perfectionner chaque jour les métiers et les arts, dont nous n'avions ici que les plus simples élémens. Il devinoit des choses inventées depuis des siècles : mais, pour lui, c'étoit créer. Ce fut ainsi qu'il devint un excellent dessinateur de paysage, et qu'ensuite, voulant peindre, il se fit des couleurs avec le suc de diverses plantes. Il n'avoit jamais vu d'instrumens de musique : il *inventa* la flûte et les timbales. Tant d'industrie, de talens et d'activité, l'élevèrent au-dessus de tous ses compatriotes. Il fut dans cette vallée le premier Battuécas célèbre. On n'avoit eu que de la reconnoissance pour de vieux religieux étrangers qui, l'Évangile à la main,

apportèrent ici, au nom du ciel, les plus pures idées de la civilisation : on n'eut que de l'envie contre un jeune compatriote qui fixoit sur lui seul l'attention universelle. Mais si, par ses talens et la première gloire acquise dans cette solitude, il s'attiroit la haine des hommes de son âge, il inspiroit aux jeunes filles des sentimens bien différens. Les unions ne s'étoient formées jusqu'alors que par des convenances de voisinage et de parenté ; à peine l'amour y paroissoit être une simple préférence : il prit tout à coup les dangereux caractères de la passion. Il naquit subitement de tout ce qui l'exalte : l'éclat, la vanité, les rivalités. Placide, objet de tant de vœux secrets, pouvoit choisir, et il compara entre elles les bergères qui se disputoient son cœur : il se décida pour la plus aimable, qui étoit aussi la plus belle. La préférence ré-

pandit sur la jeune Inès une partie de sa célébrité : l'éclat de la réputation d'Inès fit naître la jalousie de ses compagnes, et porta au comble celle que Placide inspiroit à tous les jeunes gens. Telles furent les premières atteintes que reçurent les mœurs publiques dans cette vallée, jusqu'alors si paisible. Cependant notre autorité et nos exhortations eurent le pouvoir de calmer les esprits et de maintenir l'ordre.

Un jour Placide vint me trouver pour me déclarer qu'il étoit décidé à faire *un grand voyage*, à aller à Madrid. Eh quoi ! mon enfant, lui dis-je, à la veille de votre union avec Inès ! —Elle n'aura dix-sept ans, me répondit-il, que dans six mois ; et nos lois, vous le savez, ne lui permettent pas de se marier avant cette époque. Je reviendrai alors : je ne serai absent que quatre ou cinq mois. —Pensez-y

bien, Placide, vous allez, sans expérience, vous jeter dans un monde nouveau. — Je veux connoître ces hommes plus instruits que nous, ces inventeurs de l'écriture, des calculs et de tous nos arts. Que pourrois-je risquer parmi eux? ils sont chrétiens, et plus éclairés que nous; ils doivent donc être plus vertueux.... — Vous vous obstinez, mon cher Placide, à croire que ces hommes, en effet plus savans que nous, sont aussi plus sages, et en ceci vous vous trompez: je vous le répète, vous trouverez à Madrid des vices dont vous n'avez point d'idée. — Je vous avoue que je ne puis me le persuader: le vice et la science ne peuvent s'allier ensemble. —Cependant, mon fils, vous savez ce qu'ont pu produire sur les anges mêmes l'orgueil et l'oubli de Dieu. — Mais, avec la révélation, la morale sublime de l'Évangile, et de grandes

lumières, comment des hommes mortels, qui ne doivent rester qu'un temps si court sur la terre, pourroient ils tomber dans ces déplorables égaremens? L'orgueil a pu surprendre des créatures immortelles qui ne connoissoient de Dieu que sa magnificence. Ce prodige d'ingratitude fait horreur; mais il est moins inconcevable que ne le seroit cette corruption dans des êtres fragiles, condamnés à la mort, et qui, avec la connoissance de la bonté et de la puissance suprême de Dieu, ont aussi celle de sa justice redoutable. Enfin mon parti est pris, et depuis long-temps. J'insistai vainement pour engager Placide à renoncer à cette dangereuse résolution. Tous mes efforts furent inutiles. Je l'exhortai à se défier des apparences, et j'écrivis à Madrid à dom Pèdre, un de mes neveux, pour lui recommander de veiller sur cet intéressant jeune

homme. Dom Pèdre vint lui-même le chercher ici, et se chargea entièrement de lui. Il partit. Il avoit alors vingt-trois ans. Son départ nous affligea profondément. Il étoit dans la fleur de la jeunesse ; il avoit une beauté remarquable, l'imagination la plus vive, un cœur sensible, une extrême candeur ; il étoit dénué de toute espèce d'expérience. Comment espérer qu'il pourroit résister aux séductions de tout genre dont il alloit être entouré ? Mais c'est lui qu'il faut entendre pour bien concevoir par quel heureux enchaînement d'idées et de sensations il a pu échapper à tant de périls... Vous trouverez en lui, poursuivoit le père Isidore, une simplicité et une véhémence qui donnent quelque chose de particulier à son langage. Placide n'est point un sauvage ; il a l'esprit très-cultivé, une grande imagination, et beaucoup de génie et de

talens. Il a débuté dans le monde avec tous ces avantages ; mais avec une ignorance absolue des lois, des mœurs, des usages de la société et des inventions de l'industrie humaine : tout étoit neuf pour lui. Il a l'organisation la plus heureuse ; et il avoit assez de culture d'esprit pour apprécier le beau en tout genre, et assez de droiture et de religion pour être révolté de tout ce qui blesse la morale ou l'humanité. N'étant ni blasé ni familiarisé par l'habitude avec les objets faits pour exciter l'admiration ou pour mériter le blâme, il a tout jugé d'une manière absolue, avec enthousiasme ou avec horreur ; et cela devoit être ainsi. A ces mots le marquis et Adolphe interrompirent le père Isidore pour lui exprimer le désir qu'ils éprouvoient d'entendre de la bouche même de Placide ce récit intéressant. Puisque vous couchez ici, reprit le

père Isidore, je vous promets cette satisfaction. Placide viendra passer la soirée avec nous, et il vous contera son histoire.

En effet Placide vint. Nos deux voyageurs admirèrent la figure imposante et régulière, les grâces naturelles et le noble maintien de ce jeune homme, âgé alors de vingt-sept ans. De son côté, Placide, frappé de la bonne mine, de la beauté d'Adolphe, et de la mélancolie répandue sur toute sa personne, ainsi que sur celle du marquis, éprouva le désir de plaire à ces deux étrangers.

Le père Isidore, qui devoit se lever avec le jour, les laissa tous les trois ensemble, et les quitta pour aller se coucher. Après une demi-heure d'entretien, Placide consentit, en soupirant, à satisfaire la vive curiosité des deux émigrés. Alors, mettant ses deux mains sur son visage : Quoi! dit-il,

je vais donc me retracer avec détail ces momens de trouble et d'ivresse, et ces douleurs déchirantes dont j'écartois le terrible souvenir depuis si long-temps !... Je pense souvent à tout ce que me fit éprouver le tableau de la société civilisée, qui passa si rapidement sous mes yeux. Dans le calme heureux de la solitude, on peut sans danger se rappeler tant d'erreurs, de contradictions et d'inconséquences. Quel être raisonnable, en conservant une juste idée du monde, pourroit le regretter?... Mais ce bonheur fugitif, ce délire d'espérance et de joie que j'ai goûtés quelques instans, comment aurai-je la force de les dépeindre ? Je n'ai pu les oublier ! J'ai su maîtriser mon imagination ; mais ces impressions profondes, ineffaçables, concentrées au fond de mon cœur, y resteront toujours. Maintenant c'est là que je dois les chercher.

Vous me demandez d'écarter la cendre qui couvre un feu dévorant. Une flamme brûlante s'échappera peut-être de ce foyer mystérieux, dont rien ne contiendra plus l'explosion. N'importe, vous le voulez : hélas ! je ne trouve en secret que trop de charme à vous obéir ! A ces mots Placide se recueillit un moment en silence ; ensuite il prit la parole en ces termes :

Plus de trois ans avant mon voyage à Madrid, le séjour de la vallée avoit perdu pour moi presque tous ses charmes. Je me voyois l'objet d'une malveillance universelle, et uniquement parce que j'avois voulu me rendre utile à mes compatriotes en tâchant de perfectionner les arts, dont nous ne connoissions que les premiers élémens. La vanité n'étoit entrée pour rien dans les efforts que j'avois faits à cet égard : j'agissois avec une parfaite

simplicité d'intention, par goût pour l'étude, et dans la seule vue du bien public. Cependant on me haïssoit.

Loin que l'orgueil ait dû naître du sentiment toujours généreux de la force, il naquit au contraire de l'aveu contraint d'une incontestable infériorité, et de la honteuse impossibilité d'admirer, qui ne laisse au fond de l'ame que l'ingratitude et l'humiliation ; et sans doute les anges rebelles ne tombèrent, que parce qu'ils envièrent la toute-puissance de l'Éternel... Pour moi, en voyant l'animosité dont j'étois l'objet, je m'affermissois chaque jour dans le dessein d'aller chercher des hommes plus équitables. Je regrettois doublement les auteurs de mes jours : ils eussent applaudi à mes efforts, encouragé mes études ; ils se seroient enorgueillis de mes succès !..... Enfin je partis, non sans verser des larmes, en recevant la bénédiction du père

Isidore, et en quittant la jeune Inès, qui devoit dans six mois devenir mon épouse.

J'aimois Inès, mais sans passion; d'autres jeunes filles de la vallée, sortant du caractère de leur sexe, m'avoient montré des sentimens plus vifs, que je n'attribuai qu'à l'espèce d'éclat répandu sur moi par les inventions dont j'étois l'auteur. Je préférois dans la jeune Inès, non sa beauté régulière et touchante, mais la piété la plus pure, l'innocence, et la timide et modeste douceur. J'avois eu peu de conversation avec elle; l'un auprès de l'autre, nos cœurs étoient satisfaits, mais nous gardions le silence : nos esprits n'avoient ensemble aucune communication : sa complète ignorance et le calme de son imagination ne permettoient pas à cet égard des rapports intimes : elle me regardoit avec la plus douce expression, elle

écoutoit mes vers avec plaisir, souvent sans les comprendre; mais le son de ma voix lui plaisoit. Elle aimoit à chanter un hymne religieux dont j'avois composé les paroles et la musique : voilà toutes les preuves que j'avois eues de sa tendresse. Nous nous aimions sans trouble, sans inquiétude, sans jalousie : rien ne s'opposoit au cours monotone et fortuné de nos paisibles amours, ou pour mieux dire (je l'ai trop connu depuis!) ce n'étoit pas là de l'amour, du moins ce n'étoit pas cet amour tyrannique et tumultueux qui bouleverse la vie au milieu de la pompe des arts et des raffinemens de la civilisation, cet amour irrité par mille obstacles, exalté par toute la séduction des talens, tout le charme du mystère, toutes les illusions d'une imagination enflammée!...... ... Tel est le torrent de la vallée durant un jour d'orage;

la pluie, la grêle et les vents, tout semble se réunir à la fois pour augmenter sa violence. Ce n'est point par lui-même qu'il est redoutable ; seul, il ne forme qu'un ruisseau pur et tranquille : ce sont des impulsions étrangères qui, en précipitant, en changeant sa direction bienfaisante, souillent ses limpides ondes, et rendent son cours aussi funeste qu'impétueux ! Un semblable amour ne se trouvera jamais au sein d'une profonde solitude ; il n'est pas dans la nature ; il est le fruit des égaremens de l'imagination.

Enfin je partis, bien persuadé que j'allois trouver dans cet autre univers la perfection de toutes les vertus, ainsi que celle de tous les arts et de toutes les sciences.

Le voyage n'eut rien d'embarrassant pour moi, grâce à la bonté du père Isidore ; car un de ses neveux, nommé

dom Pèdre, vint me prendre dans cette vallée, et m'emmena avec lui. Il m'avoit fait revêtir d'un habit semblable au sien, qui me gênoit beaucoup; mais je pensai qu'avec le temps je m'accoutumerois, comme dom Pèdre, à cette incommodité. A une lieue d'ici, nous trouvâmes une voiture; et cette machine roulante me parut un ouvrage si merveilleux, que je passai plus d'une demi-heure à l'examiner. Cependant je m'y trouvai fort mal à mon aise : outre la crainte continuelle de verser, j'éprouvois des inquiétudes dans les jambes, et des tressaillemens qui me faisoient cruellement souffrir. Dom Pèdre est un homme de quarante-deux ans, vertueux, instruit, et son ame est aussi belle que son esprit est éclairé. Sa conversation m'intéressa vivement, et il s'amusa beaucoup de mon extrême ignorance. Je savois que les

biens n'étoient point en commun dans les lieux où nous allions, et que, pour y vivre, il falloit y avoir de l'argent. Dom Pèdre en avoit; il me paroissoit tout simple qu'il en donnât pour moi : je pensois qu'on ne se dispensoit jamais d'en agir ainsi avec ceux qui en manquoient, que des chrétiens ne pouvoient se conduire autrement; et j'aurois cru faire injure à dom Pèdre en le remerciant.

Au premier village que nous traversâmes, je crus entrer dans une ville, et je demandai s'il étoit possible que Madrid fût mieux bâti. A la seconde poste où nous nous arrêtâmes pour changer de chevaux, je fus vivement ému par un spectacle aussi affligeant que nouveau pour moi!....... Dom Pèdre dormoit profondément : j'étois appuyé sur la portière, considérant avec curiosité tout ce qui s'offroit à mes regards.

Nous étions arrêtés à l'extrémité d'un village, vis-à-vis la boutique d'un boulanger, lorsqu'une femme, couverte de haillons et portant deux petits enfans dans ses bras, s'approcha de la voiture, me demanda l'aumône en me disant d'une voix lamentable qu'elle et ses enfans mouroient de faim...... Quoi! m'écriai-je, ne voyez-vous pas cette quantité de pains étalés derrière vous! allez-en prendre. — Hélas! on ne le souffriroit pas! — Comment! dans l'état où vous êtes!..... En disant ces mots, j'ouvre la portière, je saute à bas de la voiture, je me précipite vers la boutique du boulanger, je saisis un grand pain, je le donne à la pauvre femme, en disant au boulanger : Mon ami, je n'ai pas pris ce pain pour moi, comme vous voyez; c'est pour cette femme qui est pauvre, et qui se plaint de la faim..... —Payez-moi donc, répondit le boulanger. —

Je ne le puis, je n'ai point d'argent : mais je vous le répète, c'est pour cette malheureuse femme. — Nous avons bien d'autres pauvres ! on ne peut pas donner à tous. — Tant que vous en voyez, et tant que vous avez du pain, vous devez en donner. Vous ne vendez aux riches que pour cela. — De cette façon notre commerce iroit bien ! — Oui, car Dieu le béniroit. A ces paroles, la pauvre femme, craignant le ressentiment du boulanger, voulut lui rendre le pain, qu'il alloit reprendre en lui en offrant un petit; mais je m'y opposai. Elle aura celui que j'ai choisi, m'écriai-je en arrachant le grand pain des mains du boulanger, qui, furieux, appela ses deux garçons qui accoururent. Je me défendis vaillamment avec le pain même que j'avois conquis, je le brisai sur l'épaule du boulanger que je terrassai, en renversant aussi l'un de ses garçons; je pris

à la gorge l'autre, que je jetai au fond de la boutique. Ma force physique les remplit d'épouvante; et j'étois maître du champ de bataille, lorsque dom Pèdre, réveillé par ce vacarme, accourut pour m'en demander l'explication.

Je fus si confondu de ne pas le voir partager mon indignation contre le boulanger, que je restai immobile et muet. D'ailleurs, je venois de me mettre en colère pour la première fois de ma vie; car on ne se dit point d'injure, et on ne se bat point dans la vallée. J'avois autant d'inquiétude que de ressentiment; je craignois beaucoup d'avoir blessé dangereusement mes adversaires, et je vis bientôt avec un grand plaisir qu'ils en étoient quittes pour quelques légères contusions. Dom Pèdre les apaisa sans peine par sa libéralité : il donna aussi de l'argent à la pauvre femme, et le pain mis en

morceaux que j'avois rompu pour elle. Tout le monde fut content, excepté moi : la colère me suffoquoit toujours; et en même temps je me repentois d'avoir ainsi maltraité mes semblables. Avant de remonter en voiture, je mis sur les épaules de la pauvre femme un grand et beau manteau d'écarlate, que m'avoit donné dom Pèdre, en lui disant : Voilà pour vous vêtir. En me voyant faire cette action, tous les gens qui s'étoient attroupés autour de nous, se mirent à rire : on me regardoit comme un fou; et dom Pèdre, dans cet instant, pensoit, je crois, qu'en se chargeant de moi, il avoit pris une tâche assez difficile à remplir. Quand nous fûmes dans la voiture, malgré son inaltérable douceur, il me dit d'un ton sévère : Placide, voilà une étrange scène! Pour faire donner l'aumône à cette femme, vous avez risqué de tuer

deux ou trois hommes !... Quel droit aviez-vous sur la propriété de ce boulanger ? — Comment peut-on voir de sang froid un chrétien étalant une telle quantité de pains, en refuser à une malheureuse mère et à deux petits enfans affamés ? — Ce boulanger a peut-être aussi des enfans, une femme, une famille nombreuse : connoissez-vous l'état de ses affaires et les aumônes qu'il fait en particulier ? Que savez-vous s'il n'avoit pas le dessein de secourir en secret cette pauvre femme ? car c'est ainsi surtout qu'il faut donner. Vous parlez de religion ! l'une des premières lois qu'elle impose est de ne pas juger en mal des frères, sur de simples apparences. Et où avez-vous vu dans l'Écriture Sainte qu'il soit permis de s'emparer du bien d'un avare même, pour en faire une bonne action ? — J'ai eu tort, je le sens : mais songez que, malgré la lecture des

livres saints, qui m'a fait connoître les lois des sociétés nombreuses, je ne puis être encore familiarisé avec es idées de propriété. Chez nous, tous les biens sont en commun, jamais on n'y entendit parler d'une action barbare. — Vous avez plus de terres et de troupeaux qu'il n'en faut pour nourrir votre petite peuplade. Mais supposons qu'une mortalité de bestiaux et d'autres fléaux eussent produit dans votre vallée une véritable disette, et que vous y fussiez uni à votre Inès et père de plusieurs enfans : ne profiteriez-vous pas de votre force et de votre agilité pour aller cueillir sur les rochers les plus escarpés, des herbes et des fruits sauvages, afin de les rapporter à votre famille ? —Assurément.—Et, possesseur de ces alimens, les céderiez-vous à d'autres et même aux infirmes et aux vieillards, si on vous le demandoit ? — Non,

sans doute. — Cependant vous les auriez dérobés, puisque tout est commun entre vous, et que tout doit y être partagé. Vous voyez donc que cette loi d'un partage toujours égal est absurde, parce qu'elle n'est pas dans la nature, et que d'ailleurs elle détruiroit toute espèce d'industrie. Un décret suprême, irrévocable, de la justice divine, condamne l'homme au travail. Il n'est véritablement laborieux que lorsqu'il a l'espoir d'acquérir ou d'augmenter une propriété. Ainsi, Dieu n'est parfaitement obéi sur ce point essentiel, que chez les peuples qui jouissent de ces avantages. Ainsi nos lois sociales sont plus conformes à l'esprit de la religion que les vôtres. La paresse de tous les sauvages, l'indolence des Battuécas, justifient cette opinion. Enfin la vertu, dans tout son éclat, ne peut briller que parmi nous, c'est-à-dire chez les

nations tout-à-fait civilisées. Je viens de vous prouver que, dans certaines occasions, vous seriez *voleur*, et même cruel envers vos concitoyens, en violant la loi générale et en laissant périr l'infirme, le vieillard, l'orphelin, etc; et jamais vous ne pouvez être généreux : vous n'avez rien à donner. Il est des vertus sublimes que vous ne pouvez connoître. — Oui, m'écriai-je, oui, je le conçois : plus l'homme s'élève par les vertus et par le génie, plus il s'éloigne de la brute, et plus il remplit les vues du Créateur, qui daigna l'animer par son souffle divin. L'immense supériorité de l'homme sur les animaux est une des preuves de l'immortalité de l'ame. Etendre autant qu'il est possible nos facultés intellectuelles, est un devoir religieux; c'est remplir notre destination. Dieu n'a rien fait en vain, et l'emploi vertueux de toutes

nos forces physiques et morales est sans doute à ses yeux un digne hommage de notre gratitude. L'industrie humaine honore le Créateur, en mettant en œuvre toutes les facultés que nous devons à sa bonté. Rester dans une ignorance volontaire, c'est mépriser et rejeter ses bienfaits. Dieu nous donna l'empire de l'univers, puisque seul, entre les créatures animées, l'homme sait cultiver la terre et la forcer de produire les trésors qu'elle renferme dans son sein, et qu'il peut dompter les animaux les plus redoutables. Dieu n'a créé tant de richesses que pour le seul être qui sache à la fois en jouir, les apprécier, les multiplier et les perfectionner. Sans l'homme, toutes ces richesses, toute cette magnificence seroient inutiles ou comme n'existant pas ; elles sont étalées ou cachées, pour nous seuls, pour être les objets de notre étonnement ou de

nos découvertes. — Sans doute, reprit dom Pèdre, la beauté du spectacle n'est ordonnée que pour charmer les spectateurs : les plantes ne sont douées de certaines propriétés que pour ceux qui savent en faire usage : le parfum des fleurs n'est fait que pour l'odorat délicat : le diamant, le marbre et les pierres précieuses qui peuvent avoir tant d'éclat, ne sont pas destinés à rester enfouis dans la terre : chaque beauté de la création doit obtenir un tribut d'admiration : aussi les arts, qui les développent et les emploient toutes, sont-ils d'institution divine. Dieu ne les enseigna-t-il pas au législateur de son peuple ? ne voulut-il pas qu'ils servissent à son culte ? Il en est de même des sciences : tous les élémens mystérieux en sont pris dans la nature : nous pouvons en découvrir les lois certaines, les résultats, et en faire d'utiles applications ; mais la cause

première reste cachée, et sera toujours inexplicable. Semblable à ce fleuve bienfaisant * qui fertilise les terres qu'il inonde, mais dont la source est ignorée, les sciences répandent des bienfaits inestimables chez les peuples qui les cultivent, et *la source* est inconnue : la cause merveilleuse de tant d'effets surprenans est dans la main puissante du Créateur, et couverte à jamais pour nous d'un voile impénétrable.

J'écoutois dom Pèdre avec ravissement, et cet entretien m'avoit fait oublier promptement ma colère et mon indignation. Ah! m'écriai-je, que ces réflexions sont douces et consolantes!... Oui, celui qui sait admirer les œuvres sublimes de l'Eternel, ne sauroit périr! Cette noble créature qui doit l'existence à l'immortelle pensée d'un amour infini, l'homme créé

* Le Nil.

pour connoître et pour adorer l'auteur de tant de merveilles, vivra toujours : sa reconnoissance est le gage assuré de son heureuse immortalité, puisqu'elle est une partie de la gloire du bienfaiteur, et nulle partie de cette gloire suprême ne peut s'anéantir. Vous concevez donc à présent, dit dom Pèdre, que l'état d'ignorance et de paresse dans lequel tous les biens sont en commun, n'est point l'état pour lequel l'homme a été créé ? — Oui, puisque cet état ne favorise que les paresseux et les individus dépourvus de génie et d'industrie. — Soumettez-vous donc aux usages et aux lois des pays entièrement civilisés, et ne renouvelez point des violences qui finiroient par nous attirer de fâcheuses affaires.

Je trouvai cette exhortation très-raisonnable, et je promis à dom Pèdre qu'à l'avenir la charit ne me feroit

plus commettre de vols et battre les boulangers. Dom Pèdre, pour m'épargner le chagrin de voir demander l'aumône, ordonna à l'un de ses domestiques qui alloit en avant, de donner à tous les pauvres, à condition qu'ils n'approcheroient pas de notre voiture. Le reste du voyage ne m'offrit que des spectacles également agréables et surprenans. Tous les gîtes me parurent délicieux, et même les plus mauvaises hôtelleries ; je ne me lassois point d'en admirer les meubles, les appartemens, et la politesse de ceux qui nous recevoient. Les repas étoient pour moi de véritables festins ; aussi, dès le premier jour, je fus si malade après le souper, que je me promis de modérer mon goût pour la bonne chère. Je n'avois pas voulu boire de vin, liqueur forte, qui jusqu'alors m'avoit été inconnue ; dom Pèdre me persuada, qu'avec des

cuisiniers, l'usage du vin est indispensable; il m'en fit boire une demi-bouteille, et je m'enivrai. Je fus si honteux d'avoir totalement perdu la raison pendant quelques heures, que je fis le vœu de renoncer pour jamais à cette dangereuse boisson, et j'ai tenu parole. Nous arrivâmes la nuit à Madrid, et je logeai dans l'élégante maison de dom Pèdre, que je trouvai d'une éblouissante somptuosité; mais j'étois si fatigué, que je me hâtai de me coucher. La mollesse de mon lit me tint éveillé toute la nuit. J'étois tellement malade et changé le lendemain, que dom Pèdre voulut envoyer chercher un médecin. Non, non, lui dis-je; en ôtant de ce beau lit toute la garniture inutile, en faisant usage de mes jambes et en mangeant beaucoup moins, je reprendrai bientôt ma bonne santé. En effet, je ne voulus plus m'enfermer dans ces

voitures en apparence si commodes, mais dans lesquelles on étouffe.

Je fus charmé de l'intérieur moral de la maison de dom Pèdre : tout y respiroit l'ordre, la paix et la vertu. Dom Pèdre étoit veuf et sans enfans. Sa sœur aînée, qui n'avoit jamais été mariée, logeoit dans sa maison et vivoit avec lui dans la plus touchante union, partageant tous les soins qu'il donnoit à l'éducation de ses trois neveux, fils d'un frère qu'il avoit perdu, jeunes orphelins, dont l'aîné n'avoit que dix ans.

J'avois promis à dom Pèdre de ne jamais sortir sans lui ; et, le surlendemain de notre arrivée, il me mena à pied dans une église. En traversant les rues, j'étois tenté de m'arrêter à chaque pas pour admirer tout ce qui s'offroit à mes regards enchantés. Les exclamations qui m'échappoient, et mon air étonné, attiroient sur moi l'attention de tous les passans. Lors-

que j'entrai dans l'église de Laspalessas *, j'éprouvai une sensation inexprimable ; mais, lorsque j'entendis l'orgue s'unir aux chants religieux, je me crus transporté dans le ciel ; je me prosternai et je restai immobile sur la pierre pendant plus de trois quarts d'heure. Enfin, dom Pèdre m'arracha de cette espèce d'extase : il fut obligé de m'entraîner avec une sorte de violence de l'église ; car je voulois y rester pour y contempler à loisir les tableaux, les statues et l'architecture, dont la hardiesse confondoit mon imagination.... Tandis que je résistois aux efforts de dom Pèdre, tout le monde sortoit en foule, et bientôt nous nous trouvâmes presque seuls dans ce vaste édifice. J'aperçus une femme voilée et enveloppée dans

* Eglise moderne, l'une des plus belles de Madrid, et remplie d'excellens tableaux.

de longs vêtemens noirs, et qui à genoux prioit sur un superbe tombeau de marbre blanc. Je ne pouvois voir son visage ; mais son attitude, sa grâce et la beauté de sa taille, me frappèrent : je m'avançai et j'allai me mettre à genoux à côté d'elle. L'inconnue se tourna de mon côté ; elle souleva son voile pour me regarder, et elle découvrit le plus charmant visage que j'eusse jamais vu : ses joues, inondées de larmes, ressembloient aux feuilles fraîches de l'églantine baignée de la rosée du matin ; ses regards languissans et tous ses traits exprimoient la douleur !.... Qu'avez-vous ? lui dis-je : demandez-vous à Dieu la guérison d'un père et d'une mère chérie, ou le retour d'un ami absent ? Dites-le moi, je prierai avec vous !... A ces mots, l'inconnue parut surprise ; et, après un moment de silence : Vous me voyez, répondit-elle,

sur un tombeau, c'est celui de mon époux. — Qu'il a dû regretter la vie! Quoi! si jeune, vous êtes veuve? — Je le suis depuis dix-huit mois. — Et ce magnifique monument est un tombeau!... O noble puissance des beaux-arts, qui perpétue les plus touchans souvenirs!... Dans notre vallée, on meurt tout entier! Nulle trace durable de notre existence ne subsiste; après nous un peu de sable amoncelé, une croix de bois, voilà nos tombes! des branches de feuillage forment nos habitations! Un orage ou les vents du nord les détruisent en un instant; un nuage, de foibles vapeurs, suffisent pour renverser nos fragiles demeures, et pour disperser au loin la poussière qui recouvre nos dépouilles mortelles. Nos enfans foulent avec indifférence la terre qui nous a portés, et l'herbe qui cache nos cendres. Tous les vestiges de notre rapide passage dans la

vallée, sont promptement effacés, et pour jamais : rien ne rappelle que nous avons vécu; notre nom périt avec nous!... Et je lis sur ce tombeau de marbre et d'airain celui de votre époux!... Ah! il existe toujours! ses compatriotes ne peuvent l'oublier, et vous le pleurez encore! Tandis que je parlois ainsi d'une voix émue et tremblante, l'inconnue me regardoit fixement avec l'expression d'un profond étonnement. Cependant dom Pèdre, arrêté à quelques pas de nous, et qui nous examinoit attentivement l'un et l'autre, s'avança en m'appelant; et ensuite, voyant l'inconnue : Quoi! dit-il, donna Bianca Xenilla. (c'étoit le nom de l'inconnue)! Donna Bianca se leva, s'approcha de dom Pèdre, et je vis qu'elle lui demandoit qui j'étois. Dom Pèdre se pencha vers son oreille, et lui parla si bas, que je ne pus entendre sa réponse. Mais

donna Bianca fit un mouvement de surprise ; et, attachant sur moi ses beaux yeux, elle me regarda avec toutes les démonstrations d'une bienveillante curiosité. Dom Pèdre la reconduisit jusqu'à sa voiture : avant d'y monter, elle se retourna vers moi, et elle me dit, avec un sourire plein de douceur, qu'elle dîneroit chez dom Pèdre, et qu'elle seroit *charmée* de me revoir. Cette expression me parut si forte, que je craignis d'avoir mal entendu : je questionnai là-dessus dom Pèdre, qui se mit à rire, et qui me répondit qu'en effet elle seroit *charmée* de causer avec moi, parce qu'elle me trouvoit une originalité piquante, et qu'elle vouloit me faire beaucoup de questions sur la vallée des Battuécas. Donna Bianca Xenilla, ajouta-t-il, est une veuve de vingt ans ; son mari étoit l'un des plus grands seigneurs de la cour. Il mou-

rut au bout de trois ans de mariage.... Donna Bianca, jeune, riche, belle comme un ange, et remplie de talens, dédaigne tous les hommages qui lui sont offerts : elle paroît inconsolable : elle a juré de consacrer sa vie aux arts, à l'amitié, à la vertu, et de conserver sa liberté. Vous la verrez souvent chez moi; elle est notre voisine et l'amie de ma sœur. Elle a autant d'esprit et de piété que de charmes, et un goût passionné pour la littérature. En m'entretenant ainsi avec dom Pèdre, nous marchions dans les rues; car il me menoit à une espèce d'assemblée qu'il appeloit *une académie littéraire*. Nous entrâmes dans une grande salle remplie déjà des personnes des deux sexes les plus éminentes de Madrid. Voyez-vous, me dit dom Pèdre, tous ces hommes rangés autour de cette longue table? ce sont les gens de lettres

qui, par leurs talens, font le plus d'honneur à l'Espagne. Regardez celui qui tient un rouleau de papier: c'est un poëte d'une grande réputation ; il va lire des fragmens d'un poëme de sa composition sur l'Agriculture. En effet, ce poëte lut à haute voix de très-beaux vers, qui furent écoutés avec enthousiasme. Pendant qu'on l'applaudissoit, j'éprouvois des sensations inexprimables causées par l'admiration, et de tristes retours sur moi-même! J'admirois également le talent du poëte et la justice éclatante que lui rendoient toutes ces personnes rassemblées pour l'écouter! Voilà, m'écriois-je, voilà des vers divins, et voilà des hommes dignes de les entendre! Voilà de véritables chrétiens, incapables d'une basse envie!... Ah! pourquoi ce noble exemple est-il perdu pour les Battuécas! Que ne sont-ils tous ici!.... L'amour

et l'approbation de ses compatriotes, voilà la gloire! Je ne la connoissois pas. Ah! qu'elle est belle, quelle est enivrante!.... Le génie ne peut que la mériter!..... Nous n'en pouvons jouir, si l'ingratitude nous la refuse! C'est l'équité publique qui la donne!.. Ces exclamations n'étoient pas entendues, parce qu'elles ne m'échappoient que dans les momens bruyans des applaudissemens.

Dom Pèdre faisoit en vain tous ses efforts pour m'imposer silence et pour me calmer; j'étois hors de moi-même. L'expression de ma figure et mes gestes frappèrent plusieurs personnes; et dom Pèdre, voyant la curiosité que j'excitois, se hâta de m'emmener aussitôt que la lecture du poëme fut terminée. J'allois éprouver chez lui une autre sorte d'enchantement, et beaucoup plus dangereux. Il reçut à dîner cinq ou six hommes, et autant

de femmes : donna Bianca se trouvoit dans ce nombre, et je ne vis qu'elle. Sa beauté en effet effaçoit tout. Elle n'étoit plus enveloppée de crêpes noirs; car, ayant depuis un an quitté le deuil, elle ne le reprenoit que le matin pendant une heure pour aller pleurer sur le tombeau de son époux. Toutes les autres femmes étoient magnifiquement vêtues : donna Bianca avoit une robe sans ornement, et pour toute parure un collier et des bracelets de perles; sa coiffure n'étoit formée que par ses beaux cheveux blonds tressés et rattachés par un bouquet de pensées. Elle s'avança vers moi, me parla avec une bonté qui me parut si touchante, que mon attendrissement ne me permit pas de lui répondre. Elle me regarda avec un étonnement mêlé de sensibilité, ensuite elle s'éloigna de moi. Je la suivis des yeux, et je restai immo-

bile et muet à ma place, respirant avec délice un parfum inconnu, mais enivrant, qu'elle laisse toujours sur ses traces. Dom Pèdre avoit prévenu tous ses amis sur mon ignorance : chacun regardoit avec intérêt et curiosité un *Battuécas*, et d'autant plus que dom Pèdre avoit parlé de moi avec amitié. On se mit à table; donna Bianca me fit placer à côté d'elle, ce qui me causa un violent battement de cœur. Uniquement occupé du bonheur de regarder et d'écouter donna Bianca, j'oubliois de manger et même de déployer ma serviette; elle m'en avertit en souriant, et je mangeai ce que sa main m'offroit, cette main charmante dont j'admirois avec étonnement la blancheur éblouissante et la délicatesse, car je croyois voir pour la première fois une main de femme. On parla beaucoup de littérature; et donna Bianca

me dit que, puisque j'aimois la poésie, je devois écouter deux hommes qu'elle me montra, parce qu'ils étoient des gens de lettres très-distingués. Je voudrois, lui répondis-je, profiter de leur conversation; mais depuis une heure je n'ai qu'une pensée, qu'un sentiment, et rien ne peut m'en distraire.... Donna Bianca baissa les yeux; je l'entendis soupirer..... Ce soupir me fit tressaillir? Un embarras qui m'étoit inconnu, et mille craintes vagues, me causèrent un trouble inexprimable.... Donna Bianca reprit bientôt un visage serein, ce qui me rassura un peu. La conversation tomba sur le poëme que nous avions tant admiré à l'académie; et je fus aussi surpris qu'indigné en entendant les deux littérateurs que m'avoit montrés donna Bianca, déchirer l'ouvrage et l'auteur avec autant d'injustice que d'animosité. Je connus alors avec chagrin que

les lumières ne préservent pas de l'envie..... Je pris la parole pour combattre ces deux détracteurs d'un grand talent. Je citai plus de trente vers admirables que j'avois retenus : je parlai avec une énergie qui déconcerta mes adversaires; car ils ne s'attendoient pas à trouver dans un *Battuécas* un tel goût pour la poésie. Je me sentois élevé au-dessus de moi-même, non parce qu'on m'écoutoit avec l'expression de la surprise et de l'approbation, mais parce que donna Bianca m'applaudissoit avec une espèce de transport. En sortant de table, elle me dit tout bas : Vous venez d'avoir un beau triomphe, et j'en ai joui. Le vrai triomphe pour moi, lui dis-je, vous me le donnez dans cet instant.... Elle rougit, et sur-le-champ elle passa dans le salon.... Je demeurai pétrifié : je ne me reconnoissois plus : je n'avois pas une tête assez forte pour supporter la

révolution subite qui s'opéroit dans mes idées, et surtout dans mon cœur. Ce cœur brûlant et plein d'agitation, je n'osois l'interroger : mais il parloit avec tant de véhémence, que je l'entendois malgré moi...... J'étois dans une ivresse dont j'entrevoyois la folie et le danger ; mais je me laissois entraîner par un charme impérieux auquel je ne croyois pas qu'il fût possible de résister. Dom Pèdre vint me chercher : il m'embrassa, en me disant, qu'il étoit enchanté du succès que je venois d'obtenir : il ajouta qu'on me désiroit dans le salon, et qu'on alloit y faire de la musique. Je sentis confusément qu'il falloit me contraindre, et je suivis dom Pèdre. Comme nous entrions, donna Bianca s'asseyoit devant un piano. J'apprenois à me craindre moi-meme, et je me plaçai loin d'elle. Aussitôt que je l'entendis jouer avec une supériorité divine, j'é-

prouvai un ravissement mêlé de souffrance qui m'ôtoit la respiration... Je formois des vœux coupables, et j'étois sans espoir... Organisé pour aimer les arts, je n'avois jamais entendu, hors de l'église, que les rustiques pipaux et les timbales bruyantes dont j'étois l'inventeur; et j'entendois une musique enchanteresse exécutée par une créature angélique, ornée de tous les dons du ciel, par celle enfin que j'admirois avec tout l'enthousiasme de l'étonnement, toute la sincérité d'un cœur entièrement neuf, et toute l'ardeur d'une ame passionnée. Elle joua un adagio, et avec tant d'expression, qu'il ne fut pour moi qu'un langage pathétique d'amour et de mélancolie. Il me sembloit qu'elle me parloit, qu'elle cherchoit à me consoler; car gémir avec moi, c'étoit me répondre!... Mes pleurs couloient sans que je m'en aperçusse : tous les yeux

étoient fixés sur moi, et je ne le remarquois pas; j'étois seul avec donna Bianca!.... Lorsqu'elle eut fini, elle se leva, et parut attendrie en voyant mon visage baigné de larmes. Tout le monde attribua l'état où j'étois au seul charme de la musique. On savoit que cette impression étoit absolument nouvelle pour un Battuécas. On pria vainement donna Bianca de chanter: alors dom Pèdre fit l'éloge de ma voix, et tout à coup il me demanda de chanter un morceau dont j'avois fait les paroles et la musique pour Inès, et que j'avois intitulé: *Les Adieux et les Sermens d'amour.* Je frissonnai, je pâlis, et tous les traits aigus du remords percèrent à la fois et déchirèrent mon cœur! Comme je gardois le silence, dom Pèdre conta l'histoire de mes engagemens avec Inès: il avoit vu Inès; il vanta sa beauté, ses grâces ingénues, et sa tendresse pour moi!...

Pendant ce récit j'étois glacé, atterré, et prêt à m'évanouir.... mon extrême pâleur frappa tout le monde ; on crut qu'elle étoit causée par les regrets de l'absence. Je profitai de cette erreur ; je sortis précipitamment sans oser lever les yeux sur donna Bianca : je ne me trouvois plus digne de la regarder. J'allai m'enfermer dans ma chambre ; et, sous prétexte d'un mal de tête, j'y restai seul le reste de la journée, livré aux plus accablantes réflexions. Malgré mes remords et la confusion qu'ils me causoient, la pensée qui m'affligeoit le plus, étoit celle que donna Bianca venoit de perdre l'idée qu'elle avoit dû se former de mes sentimens pour elle ; car ses regards avoient interrogé mon cœur !...... Décidé à suivre mon devoir, je voulois néanmoins que donna Bianca connût toute l'étendue de mon sacrifice !... ou, pour mieux dire, il y avoit dans mon imagination

un tel désordre de pensées nouvelles, d'espérances vagues et chimériques, que je n'avois qu'une idée distincte : je savois seulement que ma destinée étoit entièrement bouleversée.

Le lendemain matin, dom Pèdre vint me dire qu'il se faisoit un plaisir de me mener voir le beau cabinet de tableaux de donna Bianca ; qu'elle en étoit prévenue, et qu'elle nous attendoit. Ce sera pour nous une jouissance nouvelle, poursuivit dom Pèdre ; et je me fais une fête d'être témoin de l'impression que cette superbe collection et ces chefs-d'œuvre de peinture feront sur vous. J'étois trop troublé pour répondre : je sortis sur-le-champ avec dom Pèdre. Le magnifique hôtel de donna Bianca étant dans notre rue, nous y arrivâmes au bout de peu de minutes. Après avoir traversé plusieurs antichambres, nous entrâmes dans un

cabinet charmant, où l'on nous dit que donna Bianca viendroit nous rejoindre. Ce cabinet, me dit dom Pèdre, est entièrement rempli des ouvrages de donna Bianca : tous ces tableaux de fleurs sont peints par elle. A ces mots, je m'avançai, et je restai en extase devant ces peintures ravissantes. Quelle fraîcheur ! disois-je, quelle vérité ! quelle illusion !..... Voyez si les véritables fleurs posées sur cette table ont plus d'éclat et de beauté!..... Dom Pèdre sourit. Les fleurs, dit-il, qui sont dans ces vases, sont aussi des illusions produites encore par donna Bianca : touchez-les. J'obéis, et ma surprise fut extrême. Je n'avois jamais vu de fleurs artificielles ! O magie enchanteresse des arts et du génie, m'écriai-je, à quel rang vous pouvez élever une créature humaine ! Oui, je me félicite de n'avoir pas été familiarisé dès l'enfance

avec tous ces prodiges, afin de pouvoir les admirer avec tout l'étonnement et tout l'enthousiasme qu'ils doivent inspirer !..... Retournez-vous de ce côté, reprit dom Pèdre ; vous verrez un portrait intéressant : c'est, dans cette pièce, le seul tableau qui ne soit pas de donna Bianca ; car elle ne peint que les fleurs. A ces mots, j'éprouvai une émotion pénible, je pensai sur-le-champ que j'allois voir le portrait de l'époux adoré que pleuroit donna Bianca ; mais je perdis cette idée en jetant les yeux sur ce tableau qui représentoit un homme âgé d'environ soixante ans. Cette figure intéressante et majestueuse, dis-je, est sans doute celle du père de donna Bianca ? — Non, c'est celle de l'époux qu'elle regrette. — Son époux !... — Oui, il avoit cinquante-cinq ans lorsque donna Bianca, belle comme vous la voyez, âgée de dix-sept

ans, le préféra à tous les jeunes gens les plus brillans de la cour. — Ainsi ce n'est point l'amour qui fait couler ses pleurs? — Non ; ce furent l'estime, l'admiration, la reconnoissance qui décidèrent son choix. Elle n'a jamais connu l'amour. Ces paroles, *elle n'a jamais connu l'amour*, se gravèrent dans mon cœur, y répandirent une joie insensée, et elles effacèrent de mon imagination toute autre idée. Donna Bianca, reprit dom Pèdre, orpheline dès le berceau, fut élevée par son oncle, devenu son tuteur, et reçut la plus parfaite éducation. Ce tuteur, par ses soins paternels, son esprit, ses vertus, la gloire qu'il avoit acquise comme guerrier et comme homme d'état, inspira à sa pupille la plus tendre vénération et le plus profond attachement. Lorsque donna Bianca eut atteint sa dix-septième année, son

tuteur la pressa de faire un choix parmi ceux qui prétendoient à son alliance. En même temps il lui annonça qu'il lui assureroit toute sa fortune par contrat de mariage ; et, pour toute réponse, donna Bianca lui offrit sa main. Quel trouble, quel enchantement me causa ce récit, qui achevoit de me faire connoître l'ame angélique de donna Bianca !... Et, je me répétois en secret : Elle n'avoit point d'amour pour celui qu'elle pleure ! ainsi ce souvenir ne sauroit combattre un sentiment plus vif !.... Au bout d'une demi-heure, donna Bianca parut : elle rougit en me voyant ; dans ce moment nos yeux se rencontrèrent, et j'oubliai mes craintes, mes remords, la vallée : j'étois si heureux, qu'il n'étoit pas possible qu'une seule pensée affligeante pût s'offrir à mon esprit. Nous passâmes dans une autre pièce, remplie de tableaux d'histoire,

dont la beauté fut perdue pour moi; ils n'étoient pas de la main de donna Bianca. Tout me paroissoit froid en comparaison de ses ouvrages, et d'ailleurs une distraction invincible ne me permettoit pas de donner la plus légère attention à des choses qui n'avoient aucun rapport avec elle. Au bout de trois quarts d'heure, un domestique vint dire à dom Pèdre qu'un homme auquel il avoit donné rendez-vous, l'attendoit chez lui. Comme il me restoit à voir encore une pièce, dom Pèdre dit en riant à donna Bianca, qu'il lui confioit auprès de moi son rôle de mentor; et que, lorsque j'aurois tout vu, étant à deux pas de sa maison, je pourrois facilement y retourner sans guide. Dom Pèdre nous quitta. Quand je me trouvai seul avec donna Bianca, j'éprouvai une émotion impossible à décrire : il me sembla que ce tête-

à-tête alloit décider de mon sort et fixer tout mon avenir..... Je tremblois, et je m'appuyai sur le dos d'une chaise. Qu'avez-vous ? me dit-elle, d'une voix mal assurée. Si vous ne le voyez pas, répondis-je, vous ne le saurez jamais ! Comment pourrois-je vous en instruire ? nul langage humain ne sauroit l'exprimer !... A ces mots, je vis tressaillir donna Bianca... Asseyons-nous, dit-elle. Ah ! m'écriai-je, en tombant dans un fauteuil, que l'admiration que vous inspirez est tumultueuse !... Quels mouvemens successifs et rapides de joie, de crainte, de tristesse, elle excite !... Quel éclair de bonheur ! quel jour éblouissant ! Quelles ténèbres effrayantes ! C'est un orage, mais qui n'aura pas une durée passagère, il ne finira qu'avec ma vie.

Placide, reprit donna Bianca, vous ignorez nos usages, nos mœurs, nos

bienséances, et jusqu'à la force des expressions que vous employez. Je vous excuse, mais je ne dois point écouter un tel langage ; changeons d'entretien. Le ton de sa voix adoucissoit la sévérité de ces paroles, cependant elles me consternèrent : je mis mes deux mains sur mes yeux, et je ne répondis rien. Après un long silence : Placide, me dit-elle, je ne suis point fâchée ; rompez donc ce triste silence. — Vous me défendez de vous parler de vous ; que puis-je dire? — Et les arts que vous aimez tant! — Oui, parce que vous y excellez. — Et la poésie que vous cultivez, et dont vous parlez si bien! J'ai un désir extrême d'entendre des vers de votre composition ; je suis sûre qu'ils sont remplis d'originalité. Ces paroles me causèrent un trouble affreux : je redoutois mortellement que donna Bianca ne me demandât les vers que

j'avois faits pour Inès, et que j'avois refusé de chanter la veille. Elle connut ma pensée à l'expression de mon visage, et voulant éviter une scène, et me rassurer : Écoutez, poursuivit-elle, faisons un marché. Je vais vous chanter un admirable morceau de poésie, dont j'ai fait la musique ; et ensuite vous aurez pour moi la complaisance à laquelle j'attache un si grand prix : vous me direz des vers *à votre choix*, pourvu qu'ils soient de vous ; ils m'intéresseront vivement. A ces mots elle se leva, et elle alla se placer à un piano qui étoit à quelques pas de nous. Les vers que je vais chanter, dit-elle, sont d'un auteur anonyme, d'un poëte rempli de génie, et cependant inconnu à tout le monde. Toutes ses poésies sont religieuses et du genre le plus élevé ; je les préfère à tous les vers que je connois ; j'y trouve une sublimité de



pensées, une originalité d'expression, une grandeur qui me transportent; et l'ode que j'ai choisie me paroît le chef-d'œuvre de ce beau recueil....

Heureux poëte! dis-je en soupirant. Oui, reprit donna Bianca : on est heureux en effet d'avoir reçu du ciel des dons aussi sublimes, et d'en faire un si noble usage!..... Dans le morceau que vous allez entendre, poursuivit-elle, c'est le poëte lui-même qui s'exprime. Assis sur un rocher dans un séjour agreste et solitaire, il chante aux premiers rayons du soleil les beautés de la nature et les bienfaits du Créateur. A ces mots je me rappelai que j'avois fait aussi une ode sur le même sujet; et je soupirai encore en pensant qu'elle étoit sans doute bien inférieure à celle qui causoit une si vive admiration!.... Donna Bianca, après avoir préludé un instant, fit entendre les sons d'une voix ravissante...

J'écoute avec un saisissement que chaque mot augmente...... Je reconnois l'ode que j'ai composée !.... Mon sang bouillonne dans mes veines : ce que j'éprouve surpasse tellement toutes les idées de gloire et de bonheur que j'ai pu concevoir, que je crains d'être abusé par un songe, par une illusion. La bouche entr'ouverte, les yeux fixés sur elle, respirant à peine, je reste immobile, enivré du charme inconcevable d'entendre sa voix divine exprimer mes pensées, et même y mêler les siennes, en leur prêtant cette touchante mélodie qu'elle a créée ! Cet accord de nos sentimens me paroissoit être l'union la plus intime de nos ames..... Enfin, au milieu de la sixième strophe, ne pouvant plus contenir mes transports, je tombe à ses pieds en lui déclarant que je suis l'auteur de ces vers...... Grand Dieu ! s'écrie-t-elle, vous êtes ce poëte in-

connu ! Ah ! j'aurois dû le deviner ! Je lui récite le reste de l'ode ; ensuite je lui dis que je conjecturois que le père Isidore, auquel j'avois donné ces poésies, les avoit fait imprimer pendant son dernier voyage à Madrid. Tandis que je parlois, donna Bianca, émue et tremblante, m'écoutoit en silence, et je vis couler ses pleurs !...... O suprême félicité ! m'écriai-je, quoi ! je vous retrouve, et plus touchante encore, telle que vous m'êtes apparue quand le ciel vous offrit à mes regards pour la première fois ! je vous revois baignée de larmes ! et ces larmes, c'est moi qui les fais répandre ! Cette sensibilité, c'est moi qui l'excite !.... Avant de me connoître, votre cœur s'unissoit au mien ! vous partagiez ces élans de mon ame !........ Tandis que tout nous séparoit, tandis qu'enfermé dans les sauvages lieux qui m'ont vu naître, je cherchois les solitudes les

plus écartées pour y méditer en secret, un lien invisible nous unissoit: vous répetiez mes inspirations, et vous donniez aux paroles que je proférois, le charme d'une harmonie céleste!...... Souvent l'écho de la vallée répondit à ma voix : plus d'une fois il a fait palpiter mon cœur. Ah! c'étoit un pressentiment! c'étoit vous que j'entendois! Oui, dit-elle, enfin, j'aurois dû reconnoître en vous ce poëte original qui m'inspiroit tant d'enthousiasme, cet être unique sur la terre qui ne doit qu'à la seule nature ses talens, et l'ascendant irrésistible que lui donnent sur tous les esprits, cette ame à la fois ardente et ingénue, cette véhémence, cette candeur, et ce langage passionné!....... O Placide! poursuivit-t-elle, vous, l'objet de ma plus vive admiration depuis quatre ans; vous dont les nobles pensées exaltoient mon imagination et

fortifioient mon ame; vous enfin, à qui je dois le dédain des frivolités du monde et le goût de la solitude, qu'il me sera doux de publier que vous êtes l'auteur de ces belles poésies, et de voir briller au grand jour un talent si digne d'obtenir des applaudissemens universels! Non, non, interrompis-je : c'est un secret que je vous confie; la gloire et la renommée ne sont plus pour moi que dans votre suffrage; vous me rendez insensible à tout ce qui ne vient pas de vous.... Je ne veux désormais écrire que pour vous seule. Avec quelle ardeur je vais travailler et tâcher de perfectionner ce talent qui a pu vous toucher! Avec cette idée, je dois me surpasser; et, connu seulement de vous, je jouirai de cette obscurité même dont un instinct secret m'a fait désirer si souvent de sortir........ Ah! plus la célébrité eut de charmes pour moi, plus j'aime à

penser que je vous la sacrifie..... En parlant ainsi, j'étois toujours à genoux devant elle, et je tenois ses deux mains tremblantes dans les miennes. Tout à coup elle tressaille en entendant une voiture entrer dans la cour. O! levez-vous, me dit-elle, et s'il est possible, cachons notre émotion aux yeux des indifférens. Quoi! m'écriai-je, on va nous séparer! et j'aurois encore tant de choses à vous dire! — Revenez demain à cinq heures du soir. A ces mots je me levai : elle me fit signe de sortir par une porte qu'elle me montra, et je la quittai précipitamment.

J'étois dans une ivresse qui ne me permit pas de faire une seule réflexion raisonnable : je passai la journée et une partie de la nuit à faire des vers pour elle, que je lui envoyai au point du jour. Ensuite je comptai toutes les minutes jusqu'à cinq heures, et

alors je volai chez elle. On me fit traverser la maison. Donna Bianca m'attendoit dans son jardin : je la trouvai sur le bord d'une pièce d'eau, entourée de vases et de statues, et je vis pour la première fois un jet d'eau, de beaux morceaux de sculpture, et toutes les richesses que l'art déploie dans un superbe jardin. Donna Bianca, au milieu de ces merveilles, assise sur un banc de marbre, en augmentoit le charme : elle offroit à mes yeux le spectacle le plus enchanteur que j'eusse jamais vu !.... Je m'arrêtai pour contempler un instant l'ensemble de ce ravissant tableau !......... Grand Dieu ! m'écriai-je, quel enchantement ! et cette terre fortunée, ce séjour délicieux n'est qu'un passage et qu'un exil !.... Voilà donc la prison où le courroux céleste relègue l'homme coupable et déchu ! Quelle idée devons-nous donc avoir

de sa grandeur première, et de sa félicité perdue!....... O magnificence admirable de la bonté suprême!...... Et cette figure divine est celle d'une mortelle! Ah! comment ne pas croire, en la regardant, qu'on est encore dans les jardins d'Éden!..... En disant ces mots, je m'élançai vers elle, et me jetant à ses genoux, je lui dis tout ce que la passion peut inspirer au cœur le plus sensible et le plus neuf, car je n'avois jamais connu l'amour : on ne pouvoit donner ce nom au sentiment tranquille et doux que j'avois pour Inès! Donna Bianca réunissoit pour moi, à toute la séduction d'une rare beauté et d'un esprit supérieur, tous les charmes de la nouveauté la plus surprenante. Je n'avois vu qu'en elle l'élégance de la parure, la culture de l'esprit, la grâce des manières; et tous ses talens étoient à mes yeux des prodiges. Faite pour être aimée,

admirée, elle ne pouvoit néanmoins l'être jusqu'au dernier degré d'enthousiasme que par moi. Elle le savoit, et cette idée surtout contribua plus qu'aucune autre à exalter ses sentimens pour moi. Elle m'écoutoit avec un profond attendrissement; et comme je la conjurois de me répondre, elle soupira, et me forçant de m'asseoir à côté d'elle : O Placide, me dit-elle, quelle est votre espérance ?.... Vous qui avez solennellement promis votre foi à une autre, vous qui dans six mois devez épouser la jeune Inès?..... Ces paroles me foudroyèrent, je n'avois rien à répondre, je demeurai anéanti....... Parlez, poursuivit-elle? qu'espérez - vous? — De mourir en vous quittant!.... Non, non, reprit-elle, il faut vivre pour la vertu, pour remplir nos devoirs, pour faire de généreux sacrifices, et remercier le ciel qui nous ouvre à l'un et à l'autre une si noble carrière. Montrons-nous

dignes de cette grande destinée. Triomphons d'un penchant criminel pour vous, insensé pour moi. Je l'avoue, Placide, je vous aime; et je n'ai jamais eu que pour vous ce sentiment irréfléchi qui naît si subitement avec toute sa force, parce qu'il n'est pas fait pour être durable!...... Vous avez frappé mon imagination et subjugué mon cœur...... En lisant sans cesse vos poésies si bien gravées dans ma mémoire, j'ai pensé mille fois que, si j'en connoissois l'auteur, je ne pourrois me défendre de l'aimer...... Et, même avant que j'eusse fait cette dangereuse découverte, vous aviez déjà séduit ma raison par une originalité, une candeur de caractère, une expression et une énergie de sensibilité qui ne peuvent appartenir qu'à vous seul. Malgré tous les préjugés qui s'opposent à notre union, je serois à vous, si vous étiez libre......

Que dites-vous, grand Dieu! m'écriai-je, vous seriez à moi si j'étois libre! Mais suis-je donc engagé? Qu'ai-je promis? un sentiment que je ne connoissois pas, dont je n'avois même pas l'idée!..... On n'a jamais vu dans la vallée un objet semblable à vous : on n'y connoît ni l'admiration, ni l'amour........... Ah! je ne suis point infidèle, je ne suis point parjure : cette ardeur brûlante qui me consume, je ne l'ai ressentie que pour vous!...... — Mais, Inès? Cet amour que vous me dépeignez, n'en doutez pas, elle l'a pour vous.... — Non, dans cet obscur séjour, tous les sentimens sont tranquilles...... Inès n'a pour moi qu'une douce amitié. Notre hymen n'est point nécessaire à son bonheur. — Ce n'est pas moi qui puis le croire. — Un habitant de la vallée, un homme jeune et beau prétendoit à sa main; il profitera sûrement de mon absence

pour tâcher de gagner son cœur : il y réussira peut-être. Elle m'oubliera..... — Cela est impossible, et le pensiez-vous en quittant la vallée ? — Alors je ne pensois, je ne réfléchissois point, je végétois. Tout étoit vague pour moi, mes sentimens, mes sensations, mes idées : je n'avois que de l'inquiétude et des pressentimens : je voulois voyager, c'étoit là mon unique passion : tourmenté par un instinct d'amour, c'étoit vous que je désirois, je vous cherchois ! Vous avez développé mon âme et créé mon existence ; je vous appartiens ; que serois-je sans vous ? je ne saurois pas aimer !...... Cet entretien se prolongea jusqu'à la nuit ; mais il se termina douloureusement pour moi. Donna Bianca me dit que, ne pouvant partager mon espérance sur le changement d'Inès, il ne lui étoit plus possible de me recevoir chez elle, et que nous ne nous ver-

rions plus que chez dom Pèdre. Elle m'ordonna de ne point lui confier nos secrets : elle me promit en pleurant une éternelle amitié, en ne me cachant point qu'elle alloit faire tous ses efforts pour triompher d'un penchant que la raison condamnoit, et dont elle avoit fait l'aveu malgré elle. Je ne pouvois combattre des résolutions que j'admirois : sa vertu ranimoit la mienne ; elle élevoit mon ame en la déchirant. Je l'écoutois en versant des torrens de larmes, et je sortis de chez elle le plus infortuné et le plus amoureux de tous les hommes. Consumé par le plus profond chagrin, mais soutenu néanmoins par la certitude d'être aimé et par une espérance vague, je ne trouvai de consolation que dans l'occupation et dans l'étude de la littérature et des arts. Il me sembloit qu'en acquérant de l'instruction et des talens, je me rapprochois

de donna Bianca : c'étoit un moyen légitime de m'identifier avec elle. Je la revis le surlendemain à dîner chez dom Pèdre. Mon trouble fut inexprimable : je me tins à l'écart. J'osois à peine la suivre des yeux ; mais je n'avois pas besoin de la regarder pour la voir toujours : d'ailleurs, le seul son de sa douce voix eût suffi pour représenter à mon imagination sa céleste figure! On lui trouva de l'abattement : elle répondit qu'en effet elle étoit souffrante!..... Ce peu de mots retentit jusqu'au fond de mon cœur! Il y avoit dans le son de sa voix quelque chose de si plaintif et de si touchant, que chacune de ses paroles avoit une expression particulière pour moi : les plus indifférentes formoient un langage mystérieux que j'interprétois, que j'entendois, et qui me pénétroit de reconnoissance et d'amour. Après le dîner on s'établit au-

tour d'une grande table de jeu ; c'étoit un spectacle nouveau pour moi. Je demandai d'abord l'explication du jeu, que je compris facilement, mais, par cette raison même, il me fut impossible de concevoir que des personnes instruites, sensées et spirituelles, préférassent un si puéril amusement au charme de la conversation. Il fallut bien m'avouer que l'espoir de gagner de l'argent à des amis étoit la véritable cause de cette préférence. Mais pourquoi, disois-je, ceux qui en ont besoin n'en demandent-ils pas, au lieu d'employer aussi mal leur temps ? D'ailleurs ils risquent de perdre contre les gens qui sont riches : tout cela est bien extravagant. Pour toute réponse, on rit beaucoup : je me fâchai : on rit encore. Donna Bianca, qui ne jouoit point, prit mon parti; elle déclara qu'elle pensoit au fond comme moi; je gardai le silence pour l'écouter.

Ainsi finit cette discussion. On joua tout le reste de la journée, ce qui me causa la plus vive surprise. Que devins-je par la suite, en voyant des joueurs décidés à s'égorger pour une dispute au jeu ! et des hommes parfaitement civilisés se porter à de tels excès dans une société éclairée et chrétienne sans en être bannis et sans être déshonorés. Mais, hélas ! la folie et l'inconséquence des hommes m'ont fourni, depuis, bien d'autres sujets d'étonnement !...

Dom Pèdre, connoissant mon goût pour la peinture, me fit voir les tableaux du palais, et toutes les belles collections de Madrid. La première fois que j'aperçus dans ces cabinets des tableaux d'une composition ignoble et basse, ou représentant des scènes licencieuses, j'éprouvai une espèce de saisissement qui me rendit immobile ! Je ne pouvois concevoir com-

ment un peintre, au lieu de consacrer de longues études à fixer sur la toile des souvenirs nobles et touchans, pouvoit s'abaisser à retracer de telles images! Je trouvois dans le choix de ces sujets une bassesse d'ame, un mauvais goût, une dépravation qui me faisoient horreur : je maudis l'artiste, indigne d'avoir un grand talent, qui profanoit ainsi ce bel art, et mon indignation fut si véhémente, que sans dom Pèdre j'aurois, dans ces premiers mouvemens, percé et déchiré ces méprisables peintures... Cette découverte d'un abus si scandaleux du talent me fit faire de tristes réflexions : je connus que les arts que j'admirois avec tant d'enthousiasme, que ces arts, faits pour élever l'ame, pouvoient aussi, par une honteuse dégradation, l'avilir et la corrompre; car je compris que l'on pouvoit abuser ainsi de tous. Je communiquai là-dessus mes idées à

dom Pèdre. Hélas ! me répondit-il, vous l'avez deviné. La musique dont le charme enchanteur peut adoucir, attendrir les cœurs les plus sauvages, exalter la piété, disposer l'ame à de sublimes méditations, ou bien animer le courage des guerriers, et leur inspirer un héroïque enthousiasme ; la musique, sans cesse dégradée, prodigue aux plus méprisables motifs toutes les savantes combinaisons de l'harmonie : mais alors, sans noblesse, sans vigueur et sans génie, elle offre seulement de pénibles calculs ou des chants efféminés !.. De même l'éloquence et la poésie créées pour faire aimer la raison et la vertu, ou pour y ramener quand les passions nous entraînent ; ces immortelles filles du ciel, qui pourroient avoir un si noble empire sur les esprits, ne servent souvent qu'à les égarer et à les pervertir ! — Quoi ! lorsque la vie n'est pas assez longue pour

pouvoir lire tous les bons livres des auteurs anciens et modernes, on en lit de pernicieux ! Quel indigne et ridicule emploi du temps! Quoi! les auteurs de ces infâmes productions ne sont pas les objets du mépris et de l'exécration publique! — Leurs partisans même ne les estiment pas; mais ils admirent leurs talens. — Qu'est-ce que l'admiration sans l'estime? un stérile étonnement, une surprise de l'esprit que l'ame désavoue. Qu'est-ce que le talent sans un but utile, sans la morale, la sagesse et la vertu? — Mais le génie! — Non, l'auteur dénué de principes n'en sauroit avoir; les pensées de l'impie doivent être abjectes : ces élans vers la souveraine perfection, ces transports d'admiration, d'amour et de reconnoissance, il ne les connoît pas le malheureux! il n'a jamais joui des plus sublimes facultés de son être!.... O qui peut concevoir

guerres civiles, causées par des sectaires, des novateurs, des sophistes impies, l'Espagne a conservé sa tranquillité, ses doctrines, sa religion. Nulle église n'a été profanée, la cendre des morts a reposé en paix dans les tombeaux respectés : nul roi n'a péri sur un échafaud; et la rigueur de l'inquisition a préservé des milliers de citoyens de l'horreur d'être égorgés par des factieux et des compatriotes. Les faits et la politique ne combattent donc point l'inquisition. — Oui, mais l'Evangile la réprouve. — J'en conviens, la religion seule peut réprimer, d'une manière victorieuse et durable, les abus dont elle est le prétexte. Vous le voyez; car, dans ce cas, la voix même de l'humanité ne pourroit s'élever contre l'inquisition, puisqu'il est prouvé que, sans l'inquisition, des flots de sang auroient coulé en Espagne comme ailleurs. — Mais la re-

ligion défend de commettre un mal, même avec l'espoir d'opérer un bien. Elle proscrit l'inquisition ; on ne convertit point avec le glaive : la loi doit empêcher de prêcher l'impiété ; elle n'a pas le droit extravagant de dire à l'impie : *Crois, ou tu vas mourir!* Oter la vie à son frère égaré, c'est le fixer à jamais dans son erreur, c'est le séparer pour l'éternité du Rédempteur qui s'immola pour tous les hommes ! Retrancher ainsi de la vie du pécheur, des années, qui peut-être eussent amené le repentir ; prévenir les miséricordes célestes et, d'une main sacrilége et dénaturée, précipiter son semblable au fond des enfers ! quelle détestable impiété ! — Voilà une logique sans réplique, parce qu'elle est purement religieuse. Ah ! qu'il est beau ce précepte divin : *Fais ce qui est juste, sans calculer les conséquences!* Les vues de la politique humaine sont si bornées !

exagéré. La petite pièce, jouée plus naturellement, m'auroit peut-être amusé si j'avois pu rire. Cependant elle contenoit beaucoup de choses qu'il m'étoit impossible de comprendre : par exemple, on y voyoit deux personnages extravagans, qu'on appeloit *un fat* et une *coquette*, dont je trouvai les caractères et les actions sans vraisemblance, et le langage bizarre entièrement inintelligible. Quelques jours après, dom Pèdre me mena à un autre spectacle qui me fit horreur. C'étoit le combat du taureau. Je reconnus là de jeunes dames que j'avois vu fondre en larmes à la tragédie, c'est-à-dire, sur des fictions, et qui, d'un œil avide et curieux, regardoient couler le sang humain, et même avec toutes les démonstrations de la joie et de l'enthousiasme. L'excès de mon indignation ne me permit pas d'attendre le dénouement de cet

odieux spectacle, qui devoit être la mort de l'animal ou celle de plusieurs hommes. Je sortis brusquement, et j'allai m'enfermer dans ma chambre pour y gémir sans contrainte sur cette inconcevable férocité. L'inconséquence révoltante de ce peuple policé étoit pour moi un sujet continuel d'étonnement : car, d'un autre côté, je ne me lassois point d'admirer l'urbanité des mœurs sociales ; cette grâce, cette douceur dans la conversation, ces égards mutuels qu'on appelle politesse ; ces manières affectueuses qui annoncent la sensibilité, la bienveillance, et qui semblent offrir ou promettre l'amitié ; enfin ces petits sacrifices de tous les momens de sa volonté à celle des autres. Dans notre vallée, nous avons de la bonté ; mais nous n'avons ni cette complaisance, ni ces attentions délicates, ni ce langage plein de charmes. Hélas!

manufactures, fondant des hôpitaux*; une multitude d'hommes et de femmes consacrés à l'éducation de la jeunesse et au service des indigens et des malades. On m'avoit parlé des travaux héroïques des missionnaires; je n'ignorois pas que tous les beaux-arts payoient un tribut sacré aux malheureux**; enfin je savois que donna Bianca, sensible, généreuse et bienfaisante, employoit la plus grande partie de sa fortune au soulagement des pauvres.

Ces douces idées étoient sans doute consolantes; mais aussi elles augmentoient la surprise que me causoient

---

* Voyez le Voyage d'Espagne de M. Bourgoing, et les détails touchans sur l'admirable charité de l'archevêque de Tolède et de beaucoup d'autres évêques.

** La part des pauvres aux spectacles de tout genre.

les travers inconcevables et les inconséquences affreuses dont j'étois sans cesse le témoin. Il me restoit à voir encore la chose qui me causa la plus douloureuse surprise : dom Pèdre me conduisit dans un arsenal. J'entrai dans ces vastes magasins où l'industrie humaine, souillée par la barbarie, multiplie, sous mille formes différentes, tous les moyens de destruction que la fureur peut inventer; et nous n'en connoissons aucun dans notre vallée, à l'exception de l'arc et des flèches, uniquement employées contre les oiseaux de proie! J'avois vu à Madrid des hommes porter une épée; on me dit simplement que c'étoit un usage : je crus la même chose en voyant des soldats tenir des fusils. J'avois tant de questions à faire, puisque tout étoit nouveau pour moi, que j'omettois sans cesse les plus importantes. Mais cet amas d'armes,

que je savois destinées pour la guerre, fut pour moi un spectable terrible qui me glaça d'horreur. Mes cheveux se dressoient sur ma tête, tandis qu'on m'expliquoit l'effet meurtrier des pistolets, des fusils, des canons, etc. Grand Dieu ! m'écriai je, tout cet appareil épouvantable est préparé par des hommes! non contre des monstres ennemis de la nature humaine, mais contre des frères!.... J'imagine bien que, puisqu'on emploie de si formidables moyens, les guerres sont bien courtes et bien rares, et qu'on ne se décide à les déclarer que lorsqu'on est réduit par quelque injustice inouïe aux dernières extrémités; mais la barbarie de ces inventions n'en est pas moins révoltante ! A ces mots on sourit de ma simplicité, et j'appris que l'on faisoit continuellement la guerre pour les sujets les plus frivoles, pour un titre, pour une préséance,

pour faire saluer son pavillon, pour venger un petit manque d'égards, etc. Je restai pétrifié; je ne trouvois point de termes pour exprimer mon étonnement et mon indignation!...

En sortant de cet antre impie où la férocité entasse et conserve tous les instrumens d'une rage sanguinaire, je traversai plusieurs rues, et j'arrivai dans une grande place où je trouvai rassemblé un peuple immense; j'en demandai la raison, on me montra un échafaud! Un misérable qui, pour s'emparer de quelques pièces d'or, avoit commis le plus horrible assassinat, alloit être exécuté, et toute cette multitude l'attendoit pour voir son supplice!... Peuple civilisé, m'écriai-je, tes sciences et tes arts ne sauroient compenser tes vices et ta cruauté! Un désert est mille fois préférable à la vaine pompe de tes cités les plus magnifiques, où l'on ne peut

faire un pas et une question sans voir et sans apprendre une atrocité ou une inconséquence absurde !..... Ceux qui m'écoutoient me prirent pour un fou ; j'entendis éclater de rire autour de moi ; je m'échappai, et, l'ame remplie d'amertume, je me hâtai de rentrer dans la maison de dom Pèdre.

Le doux souvenir de donna Bianca vint bientôt effacer ces funestes impressions : quand je me représentois cette créature angélique, je sentois s'évanouir toute ma misanthropie; et dom Pèdre, dans l'intention de me distraire de mes sombres pensées, voulut me faire connoître un amusement dont je n'avois nulle idée ; c'étoit un bal masqué. Dom Pèdre n'y alloit jamais ; et, se faisant un plaisir de jouir de ma surprise, il ne me dépeignit point ce singulier spectacle, et m'y mena sans m'en avoir donné la moindre notion. Avant d'entrer dans la salle, j'entendis

avec étonnement un bruit confus de voix glapissantes et criardes : je crus qu'on se querelloit avec emportement. Dom Pèdre sourit, et m'assura qu'au contraire on s'amusoit beaucoup. Nous entrâmes, et je restai stupéfait à l'aspect de toutes ces figures horribles ou ridicules! Comme nous n'étions point masqués, et que j'étois déjà connu de beaucoup de personnes, on vint m'attaquer de toutes parts. On me contoit des fables si absurdes, on me disoit des extravagances si insipides, que je ne répondois qu'en haussant les épaules : alors on m'accabla d'injures. Je me débarrassai de ce groupe impertinent pour aller chercher dom Pèdre, qui s'étoit perdu dans la foule, et je tombai dans une nuée de pierrots, d'arlequins et de turcs, que je trouvai mille fois plus stupides encore ; ils m'entourèrent, me poursuivirent, et me retinrent plus d'une heure malgré tous les

efforts que je faisois pour m'échapper. Enfin dom Pèdre vint à mon secours; j'étois assourdi, harassé, et véritablement en colère. Nous sortîmes du bal, et lorsque nous fûmes seuls, dom Pèdre parut fort étonné de mon indignation; et, après m'avoir expliqué ce que c'est qu'un bal masqué, et l'espèce de plaisir qu'on y trouve : Les gens que nous avons laissés là, me dit-il, y resteront toute la nuit; et voilà ce que le monde appelle de la gaîté. Sans doute, repris-je, c'est l'amère gaîté d'une insultante et profonde misanthropie qui a produit cet absurde amusement. Un misanthrope, pour se divertir quelques instans, n'a rien trouvé de mieux que d'oublier entièrement les hommes tels qu'ils sont, de renoncer à la raison qu'il méprise, à la vérité qui l'irrite; de ne dire que des mensonges, et de dénaturer même la voix et la figure humaine. Dom Pèdre sourit. Vous avez, me dit-il, une manière de voir

les choses qui n'appartient qu'à vous ; mais j'avoue qu'au fond elle est assez raisonnable, et que l'habitude ôte beaucoup de rectitude à la plupart de nos jugemens.

Depuis ce jour je résolus de ne plus aller dans le monde ; le dégoût de ses faux plaisirs avoit éteint en moi toute espèce de curiosité, et je devins aussi sauvage que mélancolique.

Un matin dom Pèdre entra dans ma chambre avec un air ému qui me frappa. Je le questionnai ; et, après quelques préparations, il m'annonça que donna Bianca venoit de partir pour une terre qu'elle avoit à vingt lieues de Madrid, avec la résolution d'y passer six mois, et de n'y recevoir personne *sans exception*. Dom Pèdre ajouta qu'elle lui avoit confié son secret et le mien, et qu'elle l'avoit chargé, en versant un torrent de larmes, de me porter ses adieux..... Quoi ! dis-je, quoi ! je ne la verrai

plus !... Songez, reprit dom Pèdre, que c'est le devoir qui vous sépare !... Vous êtes engagé ; une créature innocente et sensible a reçu votre foi : elle compte sur vos sermens, elle vous attend... — Je vous entends, je partirai aujourd'hui même. — Non, donna Bianca vous conjure de rester ici jusqu'à l'époque fixée par vous pour retourner dans la vallée, c'est-à-dire, de ne quitter Madrid que dans quatre mois, et je me joins à elle pour vous le demander avec instance : elle espère que, ne la voyant plus, vous deviendrez plus calme, et que d'ici à votre départ, de sages réflexions et de nobles sentimens vous rendront à l'un et à l'autre la tranquillité que vous avez perdue. — Ainsi donc elle pense qu'elle pourra m'oublier !...... Mais moi..... j'emporterai dans mon cœur une image ineffaçable. Oh ! pourquoi ai-je quitté mon obscure patrie !

ces lieux sauvages où je vivois dans une heureuse ignorance, ne seront plus pour moi désormais qu'un aride désert... Enfermé loin d'elle dans cette étroite enceinte, que deviendrai-je sur ces rochers où tant de longues rêveries ont charmé ma jeunesse ! Qu'y ferai-je de mes souvenirs !...... Elle m'abandonne, elle m'exile, elle calomnie mon cœur, elle me prédit des jours tranquilles !.... — Elle compte sur votre vertu comme sur la sienne ; elle a tout prévu : elle croit qu'après avoir vu un peuple entièrement civilisé, et après avoir connu nos arts, le séjour de votre vallée ne vous convient plus : elle vous invite à revenir avec votre jeune épouse, et elle vous donnera la terre qu'elle va habiter dans ce moment : vous passerez là tous les étés, poursuivit dom Pèdre, et vous viendrez chez moi durant l'hiver, si, com-

me je l'espère, mon cher Placide, vous trouvez quelque douceur à me donner cette preuve d'amitié.

Dom Pèdre et donna Bianca connoissoient assez mon ignorance des mœurs sociales, pour être certains que je ne verrois rien que de très-simple dans ces propositions; en effet, je ne me doutois pas encore qu'une action généreuse pût blesser la fierté de celui qui en étoit l'objet, et qu'il fût humiliant de recevoir ce qu'il étoit noble d'offrir. L'esprit naturel fait pressentir beaucoup de choses; mais il ne devine jamais des inconséquences bizarres. Cette proposition ne me causa donc nul embarras, mais je ne l'acceptai point. Non, non, répondis-je, forcé de renoncer à elle, je renonce à tout. Dans ce monde séducteur où je l'ai connue, tout me la rappelleroit, et rien ne me la représenteroit telle qu'elle est vé-

ritablement : cette idée charmante, cette image divine, n'est parfaite que dans ma mémoire ! Je ne veux point à l'avenir entendre louer des esprits et des vertus vulgaires, des talens inférieurs aux siens, ou des beautés dont sa présence effaceroit tout l'éclat !... Cependant je resterai le temps qu'elle prescrit ; elle le veut, j'obéirai : mais je fuirai le monde, je vivrai dans le seul intérieur de votre famille ; et, quand vous aurez des visites, je me renfermerai dans ma chambre. En effet, fidèle à cette résolution, je me vouai dès ce moment à la profonde solitude dans laquelle je devois sous peu de mois m'ensevelir pour jamais. Néanmoins je continuai mes études avec une nouvelle ardeur. J'achevai en six semaines deux paysages à l'huile ; et quoique cette manière de peindre fût nouvelle pour moi, ces tableaux eurent tant de succès, que je

les donnai à dom Pèdre, qui les mit dans son salon. Je pensai avec plaisir que donna Bianca les verroit un jour!.... Cependant le temps s'écouloit : il me sembloit qu'il emportoit sans retour avec lui les foibles restes de mon bonheur, et d'une vague espérance que je conservois toujours au fond de l'ame! J'étois depuis quatre mois à Madrid; je n'avois plus que deux mois à y rester!.... L'idée de retourner dans la vallée me déchiroit le cœur. Grand Dieu, me disois-je, de quel œil reverrai-je cette jeune Inès, oubliée, trahie!... Que deviendrai-je en la conduisant à l'autel, en m'engageant par un serment irrévocable, lorsque mon cœur n'est plus à moi!.. Comment pourrai-je la former cette union terrible, cette union sacrée, indissoluble!... et avec qui?... Inès est belle, elle est pure, intéressante; mais elle ne connoît pas l'amour, et

quelle passion je lui sacrifie !... Tandis que je me consume en regrets superflus, elle vit paisible, et rien, j'en suis sûr, ne trouble sa douce indolence. Peut-être même m'a-t-elle oublié !... Quand je me rappelle le calme de ses derniers adieux !... Elle répandit quelques larmes, j'en versai moi-même; elle m'est chère sans doute... Mais, quelle sérénité sur son front !.. Adieu, me dit-elle, je compte sur toi, je t'attendrai sans inquiétude..... *Sans inquiétude !* est-ce là le langage de l'amour ! .. Tant de sécurité peut-elle s'allier avec ce sentiment impétueux qui bouleverse l'existence... Cet amour qu'elle n'eut pas pour moi, peut-être l'éprouve-t-elle en ce moment pour un autre ! On aura tout fait pour gagner son cœur; peut-être craint-elle mon retour !.... Cette dernière idée, qui se présentoit sans cesse à mon imagination, étoit

mon unique espérance. J'aurois pu m'éclaircir en envoyant un messager dans la vallée, car il n'y avoit ni poste, ni communications : on n'écrivoit point de lettre dans ce séjour isolé, on n'en recevoit jamais; les religieux n'en sortoient que pour des affaires particulières, ce qui arrivoit très-rarement; mais la crainte de me rappeler imprudemment au souvenir d'Inès, m'empêcha toujours d'envoyer un courrier.

Je vivois toujours dans une grande retraite : je partageois mon temps entre la poésie, la peinture et la musique; et j'éprouvois que le charme consolateur de l'étude et des beaux-arts peut, sinon guérir les blessures d'un cœur déchiré, du moins en adoucir l'amertume, et calmer ces violentes agitations, qui, loin d'augmenter l'énergie de l'ame, épuisent ses forces, et font tomber dans le méprisable découragement qui conduit au déses-

poir. Se livrer à des occupations continuelles et constantes, c'est lutter avec courage contre la douleur; et qui la combat avec persévérance, finit par en triompher. Je faisois souvent des promenades solitaires aux environs de Madrid. Un jour ma rêverie me conduisit jusqu'à deux lieues de la vallée, et je m'égarai dans un bois de myrtes. En cherchant à retrouver mon chemin, j'entendis le bruit d'une chute d'eau; je me dirigeai de ce côté, j'entrai dans une large allée de citronniers partagée dans toute sa longueur par un ruisseau de l'eau la plus limpide, et j'aperçus au bout de l'allée un rocher couvert de mousse, d'où s'élançoit une fontaine qui formoit le ruisseau que je côtoyois. Parvenu au bout de l'allée, je vis une petite maison neuve, entourée de lauriers-roses, de jasmins et d'orangers; le parfum délicieux des fleurs, le murmure

de l'onde, la situation solitaire et pittoresque de cette petite habitation isolée, me causèrent les plus douces sensations. Il me sembloit que cet asile charmant, orné de la main des grâces, avoit dû être choisi par l'amour, et qu'il ne pouvoit être habité que par deux amans heureux. J'admirai le bon goût, la proportion et l'élégante simplicité de cette habitation ravissante. A cent pas de la maison, au milieu d'une touffe de fleurs de toute espèce, s'élevoit un autel de pierre blanche de forme antique, et portant cette inscription : *A l'hospitalité, aux Arts et à l'Amitié !*.... Hélas ! dis-je, la paix est ici : on n'y parle point de l'amour !.. On n'y jouit pas du bonheur suprême ; mais on y doit goûter le repos !... Je m'approchai de l'autel, sur lequel je vis deux vases d'albâtre : l'un étoit rempli de lait, et l'autre d'une eau fraîche et transparente. Sur un banc placé à

côté de l'autel, je lus ces mots : *Au Voyageur égaré.....* car nulle route frayée ne conduisoit à ce temple champêtre et mystérieux !.. J'étois fatigué, je m'assis sur ce banc hospitalier. Tout à coup les sons argentins d'une voix, accompagnée d'une guitare, frappèrent mon oreille : je me levai, je m'avançai vers la maison, et, m'appuyant contre un oranger, j'écoutai la voix, qui chanta cette romance :

Beaux-arts, trop souvent séducteurs,
Venez de cette solitude
Bannir la triste inquiétude,
Et calmer de vives douleurs !....
Adoucissez l'horreur d'un souvenir funeste ;
Vous dont l'origine est céleste,
Charmez le cœur plus que les sens ;
Dans ces lieux soyez bienfaisans.

D'une inquiète vanité
Dédaignez toujours l'espérance ;
Votre plus noble récompense

N'est pas dans la célébrité !
Consoler les humains dans ce sombre passage,
Voilà votre plus beau partage.
Charmez le cœur, etc.

Muses, accourez à ma voix,
Embellissez cet humble asile ;
Vous aimez un séjour tranquille,
Et le doux silence des bois :
Nous avons des ruisseaux, des fleurs et de l'ombrage ;
Pour vous que faut-il davantage ?
Dans ces lieux régnez à jamais ;
Répandez y tous vos bienfaits.

Aussitôt qu'on eut fini de chanter, je vis sortir de la maison un vieillard vénérable qui vint à moi, en m'invitant à le suivre ; j'obéis. Nous entrâmes dans sa maison, et il me conduisit dans un joli salon orné de plusieurs tableaux de fleurs, sur lesquels je jetai les yeux en soupirant ; car leur éclat et leur perfection me rappeloient ceux de donna Bianca. Je

trouvai dans le salon la jeune personne qui venoit de chanter. Elle avoit quatorze ans, et elle s'appeloit Thérésa. Gonzale (c'étoit le nom du vieillard, possesseur de cette habitation), en me montrant Thérésa, me dit : Voilà ma petite-fille, et le seul enfant qui me reste ! A ces mots, ses yeux se remplirent de larmes; je vis qu'il étoit malheureux, et je me sentis à l'aise avec lui; je pressai ses mains dans les miennes.... Deux cœurs sensibles et souffrans s'entendent bientôt, nous n'étions déjà plus étrangers l'un à l'autre. Après un court entretien, je le questionnai sur sa situation, et il me conta son histoire. Je n'ai jamais rien entendu de plus tragique et de plus touchant; il perdit dans la même année sa fortune entière et deux enfans qu'il adoroit; une fille, mère de la jeune Thérésa, et un fils unique. Il se trouva réduit

à la plus affreuse misère, et les détails funestes de ces catastrophes devoient en aggraver encore la douleur. J'aurois succombé à mes maux, poursuivit-il, sans un ange libérateur qui vint à mon secours : une femme, dans tout l'éclat de la première jeunesse et de la beauté, entendit conter ma déplorable histoire ; et, dans le premier mouvement d'une piété sublime, elle se promit de me rattacher à la vie. Ce vœu de son ame angélique fut exaucé. J'étois au lit et mourant. Elle vint ! elle pleura, elle prit dans ses bras Thérésa, âgée alors de neuf ans, elle lui prodigua les plus tendres caresses, et, en s'en allant, elle me dit : Je suis riche, et, malgré ma jeunesse, je puis faire toutes les actions qui plaisent à mon cœur ; on m'encourage même à les multiplier. Soyez donc tranquille, vous ne manquerez de rien, et votre enfant recevra une

bonne éducation. Elle me quitta. Sa visite fut pour moi une apparition céleste; elle m'envoya le jour même un médecin, de l'argent et toutes les choses qui pouvoient m'être nécessaires et agréables, car la grâce est toujours mêlée à ses bienfaits; ils sont accompagnés de tant d'égards et d'une bonté si touchante et si naturelle, qu'ils ont tout le charme des dons et des attentions délicates de l'amitié. Elle revint le lendemain, et elle me demanda si j'aimois mieux m'établir à Madrid qu'à la campagne. Je lui exprimai le désir de vivre dans une profonde solitude; alors elle choisit cette retraite solitaire; elle composa et dessina le plan de cette maison charmante, elle en arrangea l'intérieur avec la recherche que vous voyez. Ce meuble de tapisserie est l'ouvrage de ses mains; ces beaux tableaux sont peints par elle..... Je vois,

à l'émotion qui se peint sur votre visage, combien ce récit vous touche... — Hé bien! ce n'est rien encore en comparaison de tout ce qu'elle a fait depuis. Elle a voulu être elle-même l'institutrice de Thérésa; elle est venue régulièrement dans cette maison, deux fois par semaine, lui donner des leçons de musique, de dessin et de beaucoup d'autres choses : et avec quelle patience, quelle douceur!..... Quand je voulois lui exprimer ma reconnoissance: mon père, me répondoit-elle, le ciel vous a rendu une fille, et moi, qui suis orpheline, je retrouve un père en vous; c'est Dieu que nous devons remercier...... Souvent en été elle passoit ici deux ou trois jours.... et, lorsqu'elle alloit dans une terre, elle nous envoyoit deux maîtres pour la suppléer, ce qui a duré jusqu'à cette année. Comme maintenant Thérésa, grâce à tant de soins, est

assez avancée pour étudier seule, nous avons refusé les maîtres..... — Elle est donc absente dans ce moment? demandai-je, avec un trouble inexprimable. Oui, répondit Gonzale, elle est partie il y a plus de six semaines, et pour six mois....... Grand Dieu! m'écriai je, que j'aye le bonheur d'entendre prononcer le nom de cette femme adorable !.......... Je ne puis, reprit le vieillard, vous donner cette satisfaction..... Ce nom respectable et chéri, je l'ignore, elle n'a jamais voulu nous le dire; mais, savez-vous comment elle s'en est défendue? Mon père, me disoit-elle, je veux joindre un petit mérite à tout le bonheur que vous me procurez; c'est une peine pour moi d'avoir une réserve avec vous; je me l'impose, Dieu m'en saura gré. Ainsi, poursuit le vieillard, j'ai dû respecter ce sublime incognito Nous ne l'appelons ici que

l'amie. — Mais, les maîtres qu'elle envoyoit? — Ils ont été les siens dans son enfance; ils avoient ordre de se taire, et je me faisois un scrupule de les interroger. Cependant, quand elle est partie, comme son absence devoit être longue, et que Thérésa écrit bien maintenant, elle lui a demandé la permission de lui écrire. *L'amie* réfléchit un moment; ensuite elle dit : Vous m'écrirez sous une double enveloppe à l'adresse que je vous donnerai à Madrid; et je prendrai pour cette correspondance un nom qui n'est pas le mien, mais un nom qui m'est cher. — Et quel étoit donc ce nom chéri qu'elle prit il y a deux mois? —*Placidie*.... A ce mot, je mis mes deux mains sur mon visage et je fondis en larmes. Gonzale et Thérésa me voyoient depuis un quart d'heure si ému, si attendri, que ce mouvement ne les surprit point; ils

imaginèrent seulement que je cessois de me contraindre à la fin de ce récit intéressant. O mon père ! s'écria Thérésa, permettez-moi de montrer à cet étranger, qui est si bon, le portrait de l'*amie ?* Oui, répondit le vieillard, il est digne de cette faveur.... Aussitôt la jeune Thérésa, détachant de son cou une chaîne d'or à laquelle étoit suspendue une miniature, vint me la présenter; je la reçus avec un saisissement impossible à décrire........ Je reconnoissois le portrait le plus ressemblant de donna Bianca !...... Je le savois d'avance ; mais la parfaite certitude me transporta de joie, d'admiration et d'amour !..... C'étoit elle !... Je l'avois pressenti en entrant dans le salon, je l'avois deviné dès les premiers mots du récit de Gonzale ; c'étoit elle !..... O que j'aurois souffert, que j'eusse été jaloux pour elle, si une autre femme eût été capable de faire

une telle action !..... Eh ! quelle autre sur la terre eût pu réunir à tant de générosité cette grâce, cette bonté enchanteresse !..... Et à mon insu, en me quittant, hélas ! pour jamais, elle avoit pris le nom de *Placidie!.........* Quelle amertume affreuse, quelle douleur profonde se mêloient à mon admiration !....... Il falloit la perdre, cette femme incomparable, que j'adorois et dont j'étois aimé !.... Il falloit supporter la pensée désespérante qu'en renonçant au bonheur, je lui avois ravi le sien !....... Je tenois son portrait que je contemplois douloureusement en l'inondant de pleurs ; et, lorsque Thérésa le reprit, il me sembla qu'elle m'arrachoit le cœur !.... Cependant, en songeant que donna Bianca avoit soigneusement caché nos secrets à Gonzale, je sentis que je devois m'imposer à cet égard une discrétion parfaite, et que par consé-

quent je ne devois point dire mon nom dans le lieu où l'amour l'avoit consacré d'une manière aussi touchante que mystérieuse : je me rappelai que Théophila étoit un des noms de baptême de donna Bianca, et je dis au vieillard que je m'appelois *Théophile.* Avant de m'arracher de cette maison, qui m'étoit devenue si chère, j'ajoutai à l'intérêt que j'avois inspiré à Gonzale, en lui apprenant que j'étois un habitant de la vallée des Battuécas, et que je comptois y retourner sous peu de mois : en même temps je le conjurai, avec les plus fortes instances, de m'autoriser à suppléer *Placidie* auprès de Thérésa, en me permettant de donner à cette jeune personne des leçons de dessin et de musique jusqu'à mon départ. Le vieillard y consentit, et je promis de revenir le lendemain. J'instruisis dom Pèdre de cette aventure; il en fut vive-

ment touché. Cette action charmante de donna Bianca, me dit-il, ne m'étonne point; j'en sais d'elle plusieurs de ce genre. Insensible à toutes les frivolités, possédant une grande fortune, et ayant toujours été d'une économie extrême dans ses dépenses personnelles, elle peut se livrer à toute sa bonté et à toute l'élévation de son ame et de son caractère; mais, mon cher Placide, cette rencontre extraordinaire ne pourra servir qu'à vous rendre plus malheureux : il eût été plus raisonnable de ne pas retourner dans cette solitude si dangereuse pour vous. Hélas! vous irez là vous enivrer d'amour; l'absence ne vous séparera plus de donna Bianca; vous la retrouverez partout avec ce vieillard, et avec les charmes les plus ravissans : quels tourmens vous vous préparez!.... C'étoit parler sagement;

mais je n'étois plus en état d'entendre le langage de la raison.

Le lendemain je retournai de bonne heure chez Gonzale, je lui portois un paysage de moi, que je plaçai avec délice dans son salon entre deux tableaux de donna Bianca. Je commençai sur le-champ mes leçons, et ce fut avec tout le zèle imaginable; je remplaçai donna Bianca!..... L'entretien de Gonzale fut ma récompense; il me parla de *Placidie* avec adoration. J'éprouvois toujours une émotion nouvelle en entendant prononcer ce nom du choix secret de son cœur. Combien il m'attachoit au mien! Que j'étois fier de m'appeler *Placide!*... Que de détails nouveaux et touchans je recueillis du bon vieillard! Il me dit que Placidie étoit venue passer chez lui le premier mois de son veuvage: sa douleur, poursuivit-il, étoit aussi douce que profonde. Je fus malade

pendant huit jours, et, durant tout ce temps, elle ne fut occupée que de moi : prier Dieu, me soigner, donner des leçons à Thérésa, telles étoient ses consolations. Et croyez-vous, repris-je, qu'elle soit heureuse maintenant? Qui mériteroit mieux de l'être, répondit le vieillard! Néanmoins je sais que depuis quelques mois un chagrin secret la consume. Elle a toujours la même bonté, la même douceur; mais elle est rêveuse, distraite, préoccupée. Autrefois, après avoir donné des leçons à Thérésa, elle se promenoit avec nous dans le bois ou dans le jardin; elle se plaisoit à cultiver des fleurs : depuis quatre ou cinq mois l'altération de son humeur est frappante. Il semble qu'il n'y ait plus pour elle qu'un seul plaisir, celui de chanter une ode religieuse dont elle a fait la musique. Son enthousiasme pour les paroles de cette ode est réellement

extraordinaire ; il va souvent jusqu'à lui faire verser des larmes. Thérésa lui demandant un jour cette ode avec la musique notée : Non, dit-elle, j'en suis jalouse ; je veux que personne au monde ne la chante que moi...... Je n'ai que cette vanité ; mais je crois que je puis seule la chanter avec l'expression qu'on doit lui donner. On peut juger de l'impression que produisoient sur mon cœur de semblables détails.... Ils portèrent au comble une passion, qui, dès sa naissance, avoit eu déjà tant d'exaltation et d'impétuosité....... Mon imagination s'égara dans une foule de projets insensés que je me gardai bien de communiquer à dom Pèdre ; je craignois son austère raison, je ne voulois plus écouter et consulter que l'amour. Certain d'être passionnément aimé, je pensois que les sentimens de donna Bianca justifioient ma démence, et m'autorisoient

à former les entreprises les plus extravagantes. Ces idées étoient encore vagues dans ma tête; mon ignorance sur les difficultés plus ou moins grandes des choses extraordinaires, ne me permettoit pas de former un plan positif et fixe; j'étois seulement décidé à tout tenter pour engager donna Bianca à me suivre dans quelque solitude écartée, ou à l'enlever si je ne pouvois obtenir son consentement. J'oubliois mes principes, la sévérité des siens; je ne voyois plus en elle que la sensibilité dont j'étois l'objet, et j'en attendois tout.

J'allois tous les jours chez Gonzale: après les leçons données à Thérésa, nous passions dans le jardin; je m'arrêtois des heures entières dans le parterre, dont toutes les fleurs avoient été plantées de la main même de donna Bianca! On y voyoit s'élever du milieu d'une corbeille le plus char-

mant de tous les arbustes, avec cette inscription : *le rosier de Placidie.* Quel plaisir je trouvois à le cultiver! combien le parfum de ces roses étoit enivrant?... Théréſa n'avoit pas manqué de mander à sa bienfaitrice que le jeune Théophile, habitant de la vallée des Battuécas, la remplaçoit pour les leçons de musique et de dessin. Donna Bianca, en s'étonnant que le hasard eût fait découvrir cette retraite, n'eut pas de peine à deviner quel étoit ce *Battuécas*, et que le même sentiment qui lui avoit fait prendre le nom de *Placidie*, m'avoit fait choisir celui de Théophile. Sa réponse, qui me fut communiquée, et dont le véritable sens ne pouvoit être compris que par moi, ne contenoit pas un mot qui ne dût s'imprimer au fond de mon cœur!... J'étois si troublé après avoir lu cette lettre, que je me hâtai de quitter la maison de

Gonzale, et, contre ma coutume, long-temps avant le déclin du jour. Je m'arrêtai dans le bois de myrtes, pour y réfléchir en liberté à ma situation et à mes projets. Oui, me disois-je, nos sentimens mutuels ont fixé nos destins! Je suis aimé comme j'aime, c'est à elle seule que je dois ma foi!... Je le sais, elle est esclave de ces convenances sociales dont je n'ai fait qu'entrevoir la tyrannie, et que je déteste, puisqu'elles forment une barrière entre elle et moi. Je veux l'affranchir de ces chaînes abhorrées! Eh quoi! dans ce vaste univers, dont je ne connois qu'un point imperceptible, n'est-il pas des lieux inhabités et de profondes solitudes? Oh! si nous en pouvions trouver une semblable à la vallée!.... avec quel transport je renoncerois pour elle à cet éclat de renommée qui séduisit un moment mon imagination! Qu'ai-je besoin de

louanges qui n'ajouteroient rien au prix que donna Bianca attache à mes talens!....

Ces pensées m'occupoient si profondément, que je redoublai d'ardeur pour l'étude de la géographie ; mais je ne cherchois sur la carte que des terres inconnues, des îles désertes : c'étoit là que je voulois conduire celle pour laquelle je voulois vivre uniquement.

Décidé à cacher mes projets à dom Pèdre, je savois trop peu dissimuler pour qu'il ne lui fût pas facile de remarquer mon surcroît d'agitation. Tous les jours, à mon retour de chez Gonzale, dom Pèdre venoit dans ma chambre, et, pour échapper à ses questions, je pris le parti d'aller passer toutes les soirées dans son salon. Outre sa famille, j'y trouvois toujours du monde, entre autres une parente de dom Pèdre, qui n'étoit plus de la première jeunesse, mais qui avoit encore

une beauté frappante : je remarquois dans ses manières je ne sais quoi de singulier et d'affecté, qui m'étonnoit sans me plaire ; mais elle me montroit constamment tant de bonté, que je croyois lui devoir de la reconnoissance. Elle m'invita à l'aller voir, et je m'y engageai. Le lendemain matin j'allai demander à dom Pèdre son adresse, dont je ne me souvenois plus. Dom Pèdre sourit ; ensuite, prenant un air grave : Non, Placide, me dit il, vous ne devez pas aller chez une telle personne..... — Pourquoi donc ? — Parce que c'est une femme très-dangereuse... — Et vous la recevez ? — Mon âge et mon expérience me mettent à l'abri de ses artifices. — Et moi, qu'en pourrois-je craindre ? — Est-il possible que vous n'ayez pas pénétré ses desseins sur vous ? — Quel dessein ? — Celui de vous tourner la tête, de vous rendre passionnément amoureux

d'elle... — Y pensez-vous? une femme de trente-six ans, une femme mariée, mère de famille, et qui vit dans une parfaite union avec son mari! une femme enfin dont le langage est si pur, dont les sentimens paroissent être si vertueux; et que vous admettez dans votre intimité! Ah! dom Pèdre, est-ce vous qui jugez ainsi! Vous, si religieux!.... Pouvez-vous imaginer une si détestable hypocrisie, une si étrange dépravation!... Ah! que vous m'étonnez et que vous m'affligez!.... Je m'arrêtai; j'étois tellement irrité contre dom Pèdre, que je craignois d'employer des expressions trop dures. Il garda un moment le silence; ensuite, reprenant la parole; Avec nos différentes manières de voir, me dit-il, nous avons raison tous deux; vous devez me condamner, et j'ai dû vous avertir. Sans doute il ne faut *juger* en mal que sur des preuves po-

sitives. Je n'en ai point de telles contre cette femme, c'est pourquoi je la reçois. Nulle scène d'éclat n'a deshonoré sa vie, et le monde la tolère : c'est tout ce que l'humanité, la raison, la religion même peuvent exiger. Mais on ne l'estime point, parce qu'on a toutes les preuves morales de sa mauvaise conduite. Pour recueillir ce genre de preuves, il faut un usage du monde et un tact que vous n'avez pas; et je vous les détaillerois en vain, vous ne les comprendriez point. Je crois dans ma conscience que cette femme est dangereuse par son caractère et par ses mœurs; il étoit donc de mon devoir d'en prévenir en secret un ami, un jeune homme rempli de candeur et de crédulité, et de l'empêcher de former une liaison qui, dans mon opinion, seroit imprudente et répréhensible. Quoi! m'écriai-je, cette femme qui aime son mari, qui adore

ses enfans, qui parle si bien de ses devoirs et de la vertu, cette femme seroit méprisable ! — Si vous étiez dans le monde depuis votre enfance, vous verriez, malgré votre jeunesse, qu'elle n'aime ni son mari, ni ses enfans ; sa décence ne vous paroîtroit qu'une pruderie souvent mal-adroite, et ses dissertations sur *le sentiment* et *sur la vertu*, qu'une affectation ridicule. — Et vous la traitez avec respect, avec amitié ! — Avec *amitié*, non ; mais on doit en effet du respect à toutes les femmes qu'on rencontre dans la société, et surtout à celles qu'on reçoit chez soi. — O que ce monde est différent de l'idée que je m'en formois ! Que d'hypocrisie sous de beaux dehors ! Que de fausseté sous l'écorce de la politesse ! — Pour vous, mon cher Placide, et non pour des yeux exercés. De tels yeux ne prennent point de simples égards pour l'amitié, ni un

respect de convention pour la considération réelle et pour l'estime. Enfin vous voulez de l'indulgence, de la tolérance, et en même temps une franchise grossière ; cela est impossible : croyez-moi, lorsque l'on connoît parfaitement le monde, on trouve que les hommes civilisés ont fort bien arrangé toutes choses pour la décence, l'agrément, le bon ordre et la paix de la société. Presque toutes les lois et tous les usages établis, dans ce qu'on appelle *la bonne compagnie*, sont calculés avec tant de finesse et de délicatesse, qu'il est impossible, quand on y réfléchit, de ne pas admirer l'esprit, la raison et les principes qui en général les ont dictés.

Malgré ces réflexions, je gardai ma misantrophie, j'étois irréconciliable avec le monde, et surtout parce qu'il n'auroit pu approuver mes projets et mon amour.

Cependant le temps s'écouloit; j'avois passé l'époque fixée pour mon retour dans la vallée, j'étois depuis plus de sept mois à Madrid; donna Bianca devoit revenir sous six semaines. Déterminé à prévenir son retour en allant la rejoindre, j'attendois, pour exécuter ce dessein, que dom Pèdre fût parti pour un petit voyage qu'il comptoit faire incessamment. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'à la veille d'exécuter un projet si insensé, si contraire à mes sermens, à mes principes, je n'éprouvois aucun remords; j'en avois eu de cuisans, et sans que rien de nouveau eût pu les affoiblir, je n'en avois plus, parce que ma passion étoit portée au comble, que je m'y livrois sans réserve, et que je n'étois plus occupé que des moyens de la satisfaire.

Un matin, que j'étois seul dans ma chambre, on vint me dire qu'un

religieux de la vallée des Battuécas demandoit à me parler. A ces mots je restai atterré et comme frappé de la foudre! Ma conscience, plongée dans un profond sommeil, se réveilla subitement avec horreur!.... Je pensai qu'on alloit réclamer des engagemens, non-seulement trahis, mais oubliés!... Je me sentis coupable, et à la fois sans excuse et sans courage, et je tombai dans un morne désespoir! Pâle et tremblant, je m'appuyai sur une table..... Ma porte s'ouvre, je vois paroître un religieux qui tenoit une lettre du père Isidore.... Il s'avance, me présente la lettre dont je reconnois l'écriture, et que je reçois en frémissant ; ma main défaillante rompt le cachet.... Mais, que devins-je, lorsqu'en parcourant cette lettre, d'abord avec terreur, ensuite avec un avide curiosité, je lus ce qui suit : « Mon cher Placide, j'ai une

« nouvelle accablante à vous annon-
« cer, et je dois me hâter de vous
« l'apprendre, afin de vous engager
« à prolonger de quelques mois vo-
« tre séjour à Madrid. Bannissez à ja-
« mais Inès de votre souvenir, elle
« n'est plus digne de vous : elle a pris
« la fuite avec un étranger qui a si
« peu séjourné dans la vallée, que
« personne n'y sait son nom. Il arriva
« au déclin du jour; et, sans doute,
« au lieu d'aller s'enfermer dans les
« cabanes, suivant l'usage invariable
« des jeunes filles, Inès, après avoir
« aperçu celui-ci, le chercha, et enfin,
« chose inouïe dans cette solitude!
« elle s'est évadée avec lui le lende-
« main au point du jour. Un billet
« écrit et signé par elle ne laisse
« aucune espèce de doute à cet égard.
« Oublions donc cette misérable créa-
« ture; elle n'a point été séduite,
« c'est elle qui a fait toutes les avan-

« ces; nul étranger ne peut, vous le
« savez, pénétrer dans les cabanes,
« quand les jeunes filles y sont, et
« vous n'ignorez pas que dom Pèdre
« n'avoit vu Inès que parce qu'il est
« père de famille, mon neveu, et
« que j'etois sûr de la pureté de ses
« mœurs. Je connois assez la solidité
« de vos sentimens et de vos pro-
« messes, pour me représenter votre
« douloureuse surprise en apprenant
« ce triste événement, et je gémis du
« chagrin que vous causera cette let-
« tre. Nous sommes aux derniers
« jours de l'automne; je vous con-
« seille de passer l'hiver à Madrid, et
« de ne revenir ici qu'au printemps.
« Que votre conscience vous console,
« mon cher Placide; et remerciez le
« ciel, qui vous a donné une ame in-
« capable de céder lâchement aux
« passions criminelles, et qui vous a
« doué de ce sentiment généreux

« qui, s'il le falloit, feroit préférer « la mort au parjure. »

Eperdu, après avoir lu cette lettre, je me hâtai de congédier le religieux qui me l'avoit apportée; et, lorsque je me trouvai seul, je tombai dans un fauteuil en fondant en larmes. Mille sentimens divers agitoient mon ame; mais, dans ce moment, la honte dominoit sur tous les autres. L'homme que je révérois le plus au monde, me croyoit incapable de manquer à ma parole, et de céder aux passions! O que son estime étoit accablante! Je ne la méritois pas!.. Je sentois à peine la joie de me trouver libre! Il me sembloit que le bonheur n'étoit plus fait pour moi : hélas! étois-je digne de le connoître et d'en jouir! Ma passion n'étouffant plus la voix de ma conscience, puisque tout obstacle étoit détruit, je me jugeois sans illusions; je ne me concevois plus moi-

même! Enfin! je gémissois sur le sort de cette jeune Inès, victime sans doute d'un séducteur; j'avois appris à plaindre les erreurs causées par la passion. N'avois-je pas adoré donna Bianca, en jetant les yeux sur elle!.. Mais je fus bientôt ranimé par l'amour et par l'espérance; et, pour me livrer à leur enchantement, j'écartai de mon imagination, mais sans pouvoir les en bannir entièrement, ces tardives et tristes réflexions. J'allai chez dom Pèdre; et, ne voulant pas joindre l'hypocrisie à mes foiblesses, je lui fis l'aveu sincère des projets extravagans que j'avois formés. Cet aveu pénible me coûta; cependant c'étoit une sorte d'expiation qui soulagea ma conscience oppressée. Ma franchise désarma l'austérité du vertueux dom Pèdre; je ne trouvai en lui que de l'indulgence et de l'amitié. Cher Placide, me dit-il, n'oubliez jamais que c'est

surtout dans le danger qu'un ami véritable est un bien précieux; et quel danger plus grand que celui où l'on s'expose lorsqu'on ne veut écouter que sa passion! Si vous m'eussiez ouvert votre cœur, une seule réfléxion, dictée par l'honneur et l'amitié, auroit suffi pour vous rendre le sentiment de vos devoirs. D'ailleurs, je vous aurois facilement prouvé combien tous vos desseins étoient chimériques, vous n'auriez jamais obtenu le consentement de donna Bianca; et votre projet d'enlèvement n'étoit pas plus praticable que celui d'un établissement dans une île déserte. Mais oublions le passé, ne songeons qu'à l'avenir, qui vous promet un si beau destin : vous êtes libre, donna Bianca vous aime, elle vous en a fait l'aveu, elle est à vous, n'en doutez pas. Une lettre que j'ai reçue d'elle m'apprend que, pour essayer de dissiper sa

mortelle tristesse, elle est partie pour Valence, dont elle veut visiter les délicieux environs; c'est là qu'il faut l'aller chercher; nous la trouverons seule, établie sur le bord de la mer dans le petit port de Grao; et, si vous le voulez, nous partirons demain aux premiers rayons du jour.

A ces mots, je me jetai au cou de dom Pèdre, je l'embrassai avec transport : son amitié me raccommodoit avec moi-même, dom Pèdre m'assuroit de mon bonheur, et je n'en doutois plus.

Nous partîmes en effet le lendemain matin; et, après un voyage dont la longueur me parut inexprimable, nous arrivâmes à Grao au commencement de la nuit.

Quel bonheur m'y attendoit!... Je m'y trouvai aux pieds de donna Bianca, et en présence de dom Pèdre je reçus ses sermens! J'entendis sa bouche me promettre sa foi, et

me jurer un amour éternel.... Et le lendemain, quel réveil!... Quel enchantement dans ma première pensée!..... Quelle joie de s'arracher au sommeil pour reprendre une existence si fortunée!.... Je volai auprès de donna Bianca, le jour paroissoit à peine, et elle m'attendoit déjà! Dom Pèdre dormoit encore. Donna Bianca, sachant que je n'avois jamais vu la mer, me proposa une promenade solitaire sur le rivage. L'air étoit brûlant et le ciel couvert.... Nous sortîmes seuls, je tenois son bras pressé contre mon sein; un silence profond régnoit autour de nous : nous parcourions un paysage ravissant, et l'émotion de mon cœur étoit si violente, quelle mêloit à mes transports je ne sais quoi de douloureux!.. Etres fragiles et fugitifs, nés pour passer rapidement et pour souffrir, nous avons plus de force pour suppor-

ter l'infortune que pour soutenir une félicité suprême!..... Toujours une secrète mélancolie se mêle à nos joies les plus délicieuses. C'est un pressentiment de leur peu de durée; on sait qu'elles peuvent nous échapper sans retour; la vague inquiétude empoisonne les plus pures jouissances du cœur!.... Hélas! la sécurité parfaite ne seroit alors que de la folie et de la présomption!.,. Tout à coup j'entendis le bruit des vagues de la mer, je tressaille, l'attente d'un spectacle imposant et nouveau accroît encore mon trouble; la disposition de mon ame m'en faisoit confusément redouter l'effet!... Nous avançons..... Regardez à votre droite, me dit donna Bianca; je me retourne, nous étions sur le bord de la mer!.... A l'aspect de cet immense océan qui s'unissoit à l'horizon, je reste immobile, un sentiment profondément religieux

calma subitement mon cœur agité ! Les plus chers intérêts de la vie s'effacèrent un instant de ma mémoire. J'étois pétrifié par un saisissement inexprimable de surprise et d'admiration... Toutes les pensées terrestres s'éloignoient de moi comme des songes légers ; à la vue de l'immensité, l'un des attributs de l'Eternel, mon imagination audacieuse, mais impuissante, s'élevoit et se confondoit ; elle s'élançoit au delà de l'onde et des nuages ; et, pour contempler l'immuable éternité, elle se perdoit dans ses champs sans limites ! Des idées d'une grandeur sans mesure ; et jusqu'alors inconnue, frappoient confusément mon esprit étonné, et je sentois avec délice que j'acquérois des sentimens et des facultés nouvelles pour admirer et pour adorer le Créateur de l'univers. Mais bientôt la douce voix de donna Bianca vint

me tirer de cette espèce d'extase; nous continuâmes notre promenade sur le rivage; j'aimois passionnément, nous étions libres l'un et l'autre, je comptois également sur son cœur et sur sa parole, et cependant rien ne pouvoit dissiper ma profonde mélancolie! Je ne jouissois du bonheur qu'en tremblant: je craignois de jeter les yeux sur le redoutable avenir, qui tient en réserve tant de projets déjoués, tant d'espérances déçues!..... Si, pour me rassurer, je voulois faire un effort et me le représenter tel que l'amour sembloit me l'offrir, je n'y trouvois qu'un voile obscur que je n'osois soulever!... Donna Bianca me parloit de notre union, elle en fixoit le jour; et je soupirois, et mes yeux se remplissoient de larmes!.... Elle me reprocha tendrement ma tristesse: Hélas! répondis-je, comment un bonheur tel que le mien ne seroit-il pas

inquiet !.. — Inquiet ! grand Dieu ! et de quoi ? — De tout. Je suis dans un monde inconnu, il désapprouvera notre union, vous me l'avez dit. — Il ne pourra l'empêcher. — Ah ! que ne sommes-nous loin de ce monde jaloux et bizarre ! — Il ne veut point que l'on brave les lois de convenances qu'il a établies ; mais la vertu à ses yeux même en justifie l'oubli. O Placide ! poursuivit-elle, ce n'est point un sentiment aveugle qui m'attache à vous. En me livrant au penchant de mon cœur, je suis certaine que ma vie sera plus pure et plus vertueuse, et que je ferai véritablement un digne usage de ma fortune. Les idées de luxe, de magnificence et de vanité n'ont point altéré la bonté de votre ame ; vous ne les concevriez même pas, si on vouloit vous expliquer la funeste influence qu'elles peuvent avoir sur nos actions. Sans nul

effort de raison, vous n'hésiterez pas dans le choix de nourrir trente chevaux ou cinquante familles. En relevant la chaumière du pauvre, vous ne penserez pas qu'il seroit plus doux d'en bâtir une inutile et factice dans votre jardin. Vous ne préférerez jamais une brillante bagatelle à une bonne action; vous ferez le bien, non-seulement avec simplicité, mais avec un plaisir pur, et sans vous douter que dans la société il exige des sacrifices. Voilà l'époux que j'ai choisi : quand on connoîtra son caractère, son génie, ses principes; quand on verra combien il aura perfectionné toutes mes idées morales; quand on en pourra juger par notre conduite, on approuvera mon choix. O ma Placidie! m'écriai-je, que dites vous? Qui moi! perfectionner vos vertus angéliques : ô quelles illusions de votre amour!.., Oubliez-vous donc tout ce

que vous avez fait avant de me connoître!... Ah! ne croyez pas m'élever en vous rabaissant! Ma seule grandeur réelle est celle d'être aimé de vous, je n'en veux point d'autre. Comme je disois ces mots, le bruit redoublé des vagues me fit retourner la tête, et je vis la mer s'agiter par degrés : bientôt ses flots tumultueux s'enflèrent, se pressèrent et vinrent avec fracas se briser à nos pieds sur le rivage.... Je serrai tristement la main de donna Bianca; une pensée sympathique et douloureuse nous saisit à la fois l'un et l'autre. O ciel, dit-elle en regardant la mer, elle étoit si calme!.. Hélas! repris-je, elle nous offre une image frappante de la vie! elle est trompeuse comme l'espérance, inconstante et orageuse comme les destinées humaines, et sa surface brillante cache de profonds abîmes!... A ces mots je vis couler les larmes de donna

Bianca; les miennes inondèrent mon visage. O pardonne, m'écriai-je en me jetant à ses genoux, pardonne à ce cœur trop sensible que l'amour a rendu si craintif! Oui, je suis effrayé de mon bonheur. Comment y croire, quand mon imagination n'a pas même assez de force pour me le représenter! Elle s'égare et succombe, lorsque je veux me le peindre d'avance : t'aimer, c'est pour moi vivre, penser et respirer; mon amour est devenu mon existence, ainsi je ne puis méconnoître son excès et son étendue; mais la félicité que ta bouche me promet, ces joies célestes de l'amour et de la vertu, non, je ne puis les concevoir; dans cet avenir délicieux que tu m'annonces, je te vois toujours, il est vrai, je ne vois que toi : je te contemple, entourée des arts enchanteurs, ornée de tous les charmes de la pudeur, de l'innocence et de la

bonté.... Mon œil suit avec ravissement tes traces bienfaisantes ; je te vois partout soigner le vieillard délaissé, tendre les bras à l'orphelin, secourir tous les infortunés.... Mais quand je veux m'élancer vers cette figure divine et me prosterner à ses pieds, un sombre nuage m'en sépare !.. Non, non, reprit donna Bianca, rien désormais ne pourra nous séparer, un heureux lien, un lien indissoluble, sous peu de jours, nous unira pour jamais ! Je ne puis partager des craintes si frivoles, cependant elles m'attristent ! Ah ! ne perdons aucun instant d'un bonheur si pur ! En parlant ainsi, ses larmes couloient toujours et se confondoient avec les miennes... Dans ce moment, nous aperçûmes dom Pèdre, qui, effrayé de la tempête, venoit nous chercher dans une voiture. Nous étions assis sur un rocher ; nous nous levâmes en




